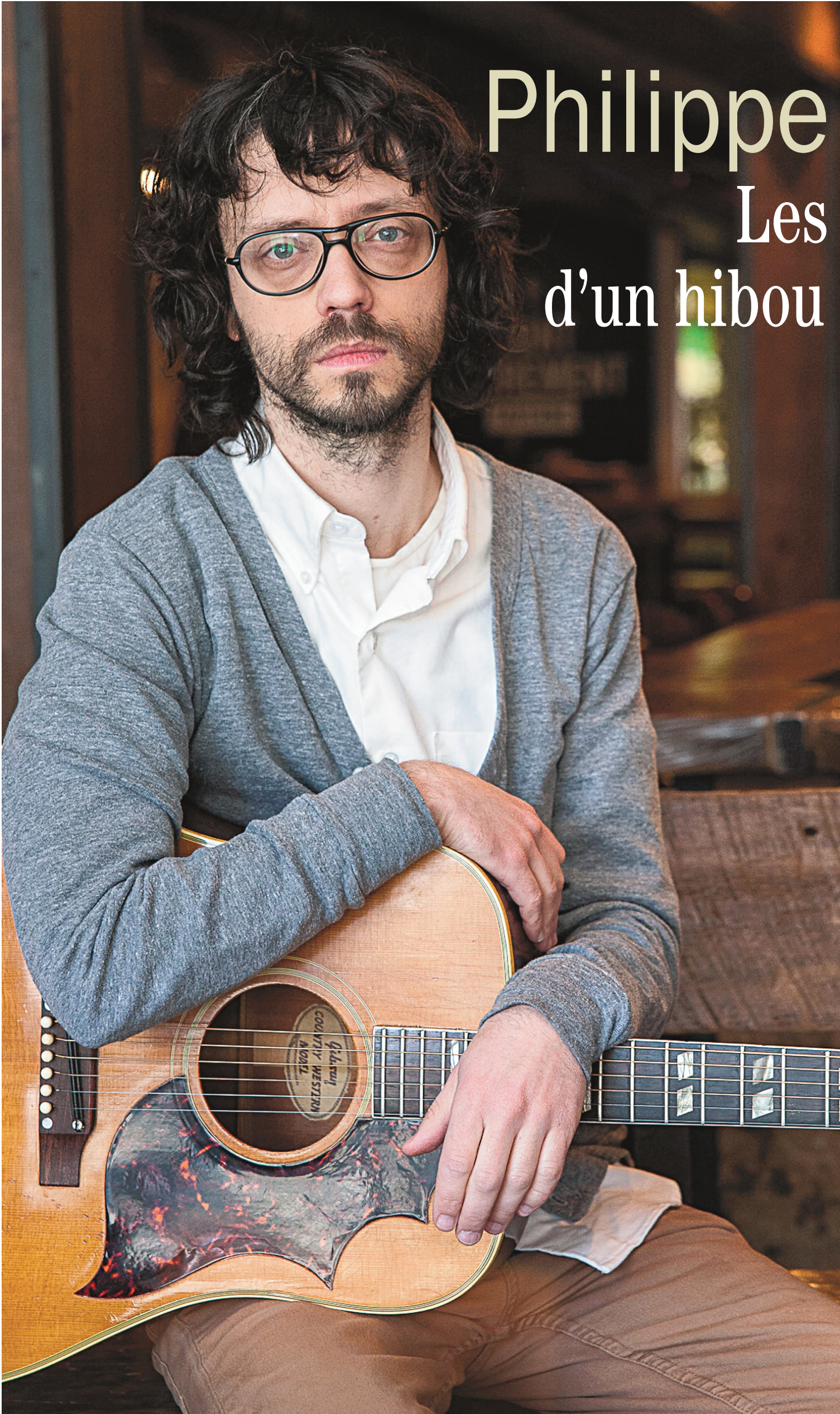




CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 AVRIL 2014



VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Philippe B Les quatre saisons d'un hibou amoureux

B quatre saisons amoureux

Après le ciel gris des *Variations fantômes*, l'auteur-compositeur-interprète laisse passer le soleil sur *Ornithologie, la nuit*, un disque beau comme un amour qui se construit

PHILIPPE PAPINEAU

A dieu tristesse ou presque, Philippe B a éteint les chandelles et a ouvert les rideaux et les fenêtres. Après avoir touché droit au cœur son public grandissant avec le poignant album de rupture *Variations fantômes*, le musicien revient avec *Ornithologie, la nuit*, un disque plus lumineux, davantage joué au piano, et construit comme une saison dans la vie d'un oiseau de nuit retombé amoureux.

Et la lumière, ça lui va fort bien, à Philippe B, auteur-compositeur-interprète venu d'Abitibi mais Montréalais depuis maintenant des lunes. On en doutait presque, tellement le chagrin était beau sur son troisième album, *Variations fantômes*, où ses chansons folk étaient enluminées d'échantillons de musique classique. Mais non, les 14 titres de ce tout nouveau *Ornithologie, la nuit* ne nous font pas regretter les *Hypnagogie*, *Petites leçons de ténèbres* et autres *Chansons pathétiques*.

Ces nouveaux univers sont en fait plutôt complémentaires, mais tout aussi puissants que sur le dernier album, peut-être même plus si on se dit que ce coup-ci on peut les écouter sans être envahi par le spleen. Parce que, oui, Philippe B est plus heureux aujourd'hui qu'il y a trois ans, et ça paraît dans ses chansons.

Certes, avec ses grandes lunettes, ses yeux observateurs, son amour de la nuit et sa barbe ébouriffée, le chanteur fait penser à un hibou. Mais un hibou heureux, ce coup-ci.

« Ce disque-là, c'est ça, ma vie; ça va mieux, je vis des affaires plus le fun, je suis avec quelqu'un, je peux en parler. C'est moins un album de solitude, analyse-t-il. Il y avait une volonté de légèreté, de lumière. Même quand c'est lourd, il y a une rupture de ton, un clin d'œil à la fin. Ça, c'était volontaire. Et c'était un challenge: "Tes-tu capable? Ou tu peux juste faire des affaires pathos?" Moi, je savais que ce serait plus dur, de faire un effort conscient de ne pas tout de suite aller dans la douleur. Mais je me suis dit: si je mets un peu d'humour et d'espoir, je ne suis pas en train de me trahir, c'est moi pareil. »

Transition saisonnière

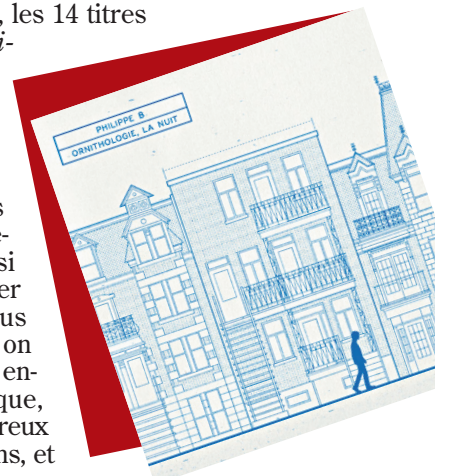
Mais n'ayez crainte du choc brutal entre le triste et le joyeux, car *Ornithologie, la nuit*, par sa structure, permet un transfert parfait avec *Variations fantômes*. C'est que le disque suit les saisons, en commençant par les doutes de l'automne. « J'ai peur de remonter trop vite des profondeurs / de laisser mon cœur exploser / de laisser ma peau s'exposer », chante Philippe B sur *La complainte du scaphandrier*, courte pièce qui ouvre le bal. « Je voulais faire un album plus léger, mais pour le savoir il faut se rendre plus loin que la troisième toune, ça ne va pas si bien que ça au début! »

Puis il y a la rencontre vers l'Halloween, l'apprivoisement en hiver, la mue au printemps — grandiose, *L'année du serpent* — et la douce folie à l'été. « Le personnage se cherche, il va vers l'autre mais il est en transition. C'est ça, la pochette, c'est un gars qui marche dans la rue. C'est comme la phrase d'une toune de Tom Waits, qui vient sûrement du folklore, mais qui dit: "Fishing for a good time starts with throwing in your line." Y'a cette idée d'ouvrir les rideaux, dès le début. C'est une quête de bonheur à travers des choses superficielles, comme les objets, à travers le relationnel, même l'au-delà. C'est tous ces aspects-là d'un gars qui va vers la guérison. »

Du piano, des filles et des fleurs bleues

Les échantillons classiques ont pris le bord sur ce nouvel album, mais Philippe B voulait quand même rester dans une certaine continuité de *Variations fantômes*, tout en créant un disque qui aurait sa signature propre. On y entend des instruments d'orchestre, surtout des clarinettes basses et du trombone.

Mais le grand changement vient de la présence accrue du piano, qu'on retrouve sur six titres des quatorze chansons d'*Ornithologie*. « J'ai un piano dans ma vie, lance le chanteur, sourire en coin. Non, mais j'ai acheté un piano acoustique, un piano droit, je vais beaucoup plus jouer dessus, y'a beaucoup plus d'idées



« Ce disque-là, c'est ça, ma vie; ça va mieux, je vis des affaires plus le fun, je suis avec quelqu'un, je peux en parler. C'est moins un album de solitude. »

Philippe B

CULTURE

Le pinacle cannois



ODILE TREMBLAY

25 ans! Arrivé tout juste à l'âge adulte, comme il disait en enfourchant ce quart de siècle là. Âge tendre, tête de bois et déjà un cinquième long métrage, ce *Mommy* en compétition au prochain Festival de Cannes, alors excusez du peu. Non, Xavier Dolan n'a pas volé sa place à Denys Arcand, dont *Le règne de la beauté* est passé sous le radar. C'est la roue de fortune là-bas : un jour en haut, un jour pas là. 18000 films vus cette année en sélection officielle et 1750 rejetés. Pas le sien. Que les Torontois Atom Egoyan (*The Captive*) et David Cronenberg (*Maps to the Stars*) soient aussi du lot, en illustre compagnie, jette une pleine lumière sur la feuille d'érable.

Les délégués de Téléfilm et de la SODEC, sous chapiteaux voisins dans le vent de la baie, auront de quoi pavoiser en mai. Dans nos rangs journalistiques, ça zigzaguera en fous entre Palais et hôtels d'un coin de Côte d'Azur transformé en nombril du monde.

L'annonce pour Xavier Dolan s'est faite dans un troublant contexte d'émotions achevées. En enfilade d'entrevues, avec pas loin son costume fin prêt pour les funérailles de sa

Chez nous, les gens ne s'y retrouvent pas toujours.

— Qu'importe la section cannoise où atterrit le film? L'important, c'est d'y être, n'est-ce pas?

On veut bien, mais... Xavier Dolan entre au Saint des Saints. Les 4000 journalistes accrédités, venus de partout, peuvent parler ou non des choix des sections parallèles, mais ignorent les concurrents pour la Palme d'or? Impossible! La caisse de résonance se fait plâtré. La houle autour d'un

ché son ticket pour le ciel ou l'enfer cannois.

Une vingtaine de films et des poussières accèdent à la compétition, bon an mal an, sur un bouquet de maîtres confirmés, parfois déjà palmés d'or — cette fois, les frères Dardenne, Ken Loach —, et une relève triée sur le volet, après anti-chambre plus ou moins longue dans les volets parallèles. Au mieux, avec buzz. Comme pour Xavier Dolan.

Enfanté par Cannes à 20 ans tout juste, son *J'ai tué ma mère* à la Quinzaine des réalisateurs, puis *Les amours imaginaires* et *Laurence Anyways* à Un certain regard. Vraie star, là-bas, dont les badauds veulent toucher la chair précieuse. Les lunettes fumées, ça aide.

L'année dernière, son *Tom à la ferme* concourut à la Mostra de Venise, où il remporta le prix de la critique internationale. Et Cannes eut peur de perdre l'enfant chéri. Son talent, son bagout, même ses coups de gueule y ont la cote. S'il nous honore? Oui. S'il fait des jaloux? Bien entendu. Plusieurs Québécois trouvent suspect le succès international d'un des leurs. Faudrait jamais penser trop petit.

Xavier est un ami. Répétons-le à des fins de transparence. Ça ne l'a pas empêché de réussir, comme dirait l'autre...

Vingt ans de Cannes

Me voici amarrée à ce grand festival depuis deux décennies. Avec baptême de Croisette un an après que *Léolo* de Jean-Claude Lauzon a concouru là-bas.

J'ai goûté une seule fois, pour *Les invasions barbares* de Denys Arcand en 2003, à l'excitation si particulière que procure la présence d'un film québécois en compétition. Un velours, en plus: interminable ovation en soirée de gala, puis au palmarès, ce prix de scénario à Arcand (qui avait rêvé de la palme, mais rien n'est parfait), ce laurier d'interprétation féminine à Marie-Josée Croze, laquelle sut surfer dessus en amorçant sa carrière française. Tous les journalistes sont un peu chauvins là-bas. Mais maigre moisson, on en conviendra, qu'un seul film maison en 20 ans dans cette course à la Palme d'or. D'où la



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le cinéaste Xavier Dolan, dont le film *Mommy* est en sélection officielle au Festival de Cannes, entre au Saint des Saints.

joie de remettre le couvert le mois prochain.

Envolées les années 70, quand nos cinéastes, trop courtisés pour savourer pleinement leur chance, se succédaient d'une année à l'autre au fil de départ. Pensez donc! Gilles Carle fut en lice deux éditions de suite avec *La vraie nature de Bernadette* en 1972 et *La mort d'un bûcheron* en 1973. L'année suivante, c'était le tour d'André Brassard d'accompagner *Il était une fois dans l'Est*, cocrit avec Michel Tremblay. En 1975, Michel Brault prenait le relais avec *Les ordres*, coiffé du prix de la mise en scène. Deux ans plus tard, non pas un mais deux films québécois concouraient à la 30^e édition du festival: *Le vieux pays où Rimbaud est mort* de Jean Pierre Lefebvre et *J. A. Martin, photographe* de Jean Beaudin, qui valut à Monique Mercure le prix d'interprétation féminine.

Les années 80 n'étaient pas mal non plus. Denys Arcand succéda à Gilles Carle au rang

des favoris (prix du jury pour *Jésus de Montréal* en 1989). Après *Léolo*, la traversée de désert dura onze ans. On n'avait plus la cote. Puis, *Les invasions*. Puis, plus rien. La rareté fait le prix, et le prix, la hâte.

Tout change, au cinéma comme ailleurs, et les festivals n'ont plus tout à fait la même vocation qu'avant. Pousser des œuvres parfois obscures vers la lumière, oui, hier comme aujourd'hui. Mais le cinéma d'auteur vacille en salle un peu partout. Cannes sauve littéralement des films voués à l'ombre, propulse des titres, appuie des signatures, garde la diversité du septième art en vie, bientôt sous respirateur artificiel, diront les esprits chagrins. Ce qui n'empêche pas le grand rendez-vous de viser l'avenir. Et le cadet de cette sélection officielle, vers lequel leurs yeux se tournent en pensant à demain, vient justement de chez nous. Alors, bravo, le p'tit!

otremblay@ledevoir.com



IL VA SANS DIRE

BESBOUSS AUTOPSIE D'UN RÉVOLTÉ

Du 22 avril au 17 mai 2014

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et du Théâtre il va sans dire

Texte Stéphane Brulotte Mise en scène Dominic Champagne Avec Abdelghafour Elaaziz Concepteurs Étienne Boucher, Julie Castonguay, Michel Crête, Guillaume Cyr, Geodezik, Cédric Lord, Alexander MacSween et Suzanne Trépanier

Émotions brutes. Places limitées. Réservez votre siège.

Table ronde

26 avril 2014

Après la représentation de 16 h

Échange animé par Sonia Djelidi sur la situation politique en Tunisie. Avec, entre autres, Taïeb Moalla, journaliste d'origine tunisienne et Dominic Champagne, metteur en scène.

Les noctambules

1er mai 2014

Discussion avec des invités spéciaux, menée par la journaliste Marie-Louise Arsenaault après la représentation.

Partenaire
Bell

L'heure du conte

4 mai 2014 15 h

Activité gratuite pour les enfants avec le conteur Frank Sylvestre.



Amours romanesques
L'Amant de Lady Chatterley
de D.H. Lawrence
5 mai 2014

Un rendez-vous avec James Hyndman pour les passionnés de littérature.

Partenaire de saison

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

LE DEVOIR

Hydro
Québec

ESPACE
GO



texte
james
joyce

traduction
JEAN MARC
DALPE

mise
en scène
brigitte
haentjens

avec
ANNE-MARIE
CADIEUX

UNE
COPRODUCTION
ESPACE GO

SIBYLINES

du
06
mai

au
31
mai
2014

MOLLY
BLOOM

THÉÂTRE ESPACE GO

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

LES ENTRETIENS DE GO

Le jeudi 11 avril 2014 dès 18 h, découvrez avec nous les enjeux de la pièce **MOLLY BLOOM** lors d'un entretien entre la metteuse en scène Brigitte Haentjens et Mélanie Dumont, dramaturge. Une manière unique d'avoir les clefs du spectacle avant d'en être les témoins.

En collaboration avec Le Devoir

CULTURE › MUSÉE

Quand l'Olympe descend à Québec

Premiers superhéros de l'humanité, les divinités grecques s'exposent au Musée de la civilisation

Ce sont les premiers superhéros de l'humanité, au fondement même des mythes de l'Occident. D'Athéna à Zeus, les douze dieux olympiens (de première et deuxième générations) forment le cœur de l'exposition *Les maîtres de l'Olympe*, présentée jusqu'en décembre dans la capitale.

FRÉDÉRIQUE DOYON

On a déjà fait part des préparatifs de leur voyage depuis les riches collections nationales de Berlin jusqu'à la capitale québécoise. Voici maintenant les 160 artefacts soigneusement déballés et mis en espace par l'équipe du Musée de la civilisation à Québec (MCQ) en vue de l'exposition qui s'ouvre ce mercredi.

Acteurs d'exploits de toutes sortes, objets d'innombrables cultes, les dieux de l'Olympe (les préférés des Grecs!) racontent les origines du monde, comme les Titans Rhéa et Cronos dont ils sont nés. C'est à travers leurs récits que les humains apprennent à mieux comprendre ce monde, aussi puissant et fécond que rancunier et vengeur. D'où leur association au savoir, à la connaissance, aux arts, aux rituels comme aux décisions politiques.

Leur histoire se retrouve en concentré dans les objets prêtés, notamment sur les vases peints. « Ce sont des objets utilitaires, mais éducatifs aussi, expliquait Thérèse Beaudoin, chargée de projet de l'exposition, lors de notre passage dans l'atelier de restauration de céramiques antiques de Berlin. On enseignait l'histoire avec les scènes qui y sont dépeintes. »

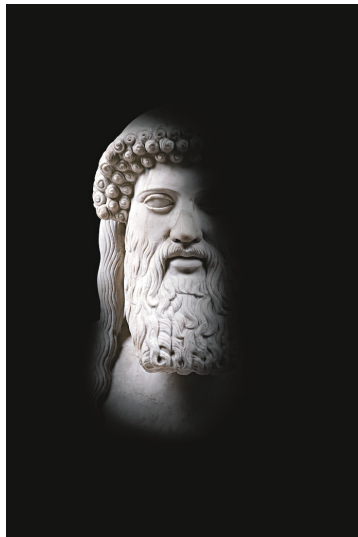
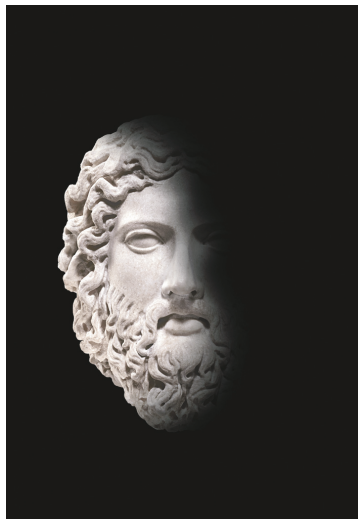
En tout, l'exposition compte quelque 90 objets de bronze et de terra cotta (vases, assiettes, etc.), 10 bijoux et une soixantaine de marbres. Les douze dieux ont leur buste ou leur statue, sauf Hadès qui, de toute manière, sort peu des entrailles de la terre.

On y trouvera notamment les déesses de l'amour et de la chasse, Aphrodite et Artémis, le dieu du vin Dionysos et plusieurs représentations de Zeus, maître suprême qui tua son père après avoir libéré ses frères et sœurs. Volage, il s'unira avec certaines d'entre elles pour enfanter d'autres dieux, demi-dieux et héros. Pour honorer le prêt des œuvres par les musées de Berlin, le MCQ a participé financièrement à la restauration de deux pièces, dont le massif *Relief d'une Victoire sacrifiant un taureau*, qui date du I^{er} siècle avant Jésus-Christ.

« On aborde beaucoup les sacrifices dans l'exposition et on n'en avait pas de représentation », explique M^{me} Beaudoin pour justifier le choix de cet artefact qui attendait d'être restauré dans les entrepôts berlinois.

L'exposition témoigne ainsi des relations qu'entretenaient les dieux entre eux et avec les humains. Elle rappelle du coup les influences de cette culture grecque, fondatrice en bonne part de notre civilisation. Les douze travaux ont été ceux d'Héraclès avant de mettre Astérix au défi. Le complexe d'Édipe théorisé par Freud repose sur le mythe de ce héros grec qui tua son père et épousa sa mère, comme le racontera Sophocle.

« Le musée étudie la société



De haut en bas: des têtes de Zeus, Héra et Hermès, toutes tirées des collections berlinoises.

dans son sens le plus large, il est donc important de retourner aux sources pour construire des repères et décoder le monde contemporain», explique Michel Côté, directeur général des MCQ dans l'entretien qui ouvre le catalogue de l'exposition.

Homère et Hésiode

Pour faire le pont entre les dieux et les contemporains, le MCQ a convoqué Homère et Hésiode, qui ont donné vie écrite à ces figures tutélaires. Passeurs d'hier à aujourd'hui, les poètes racontent aux visiteurs les pouvoirs, fonctions et cultes divins associés aux divinités, tout en révélant les faits historiques de l'époque par le truchement des audioguides — et la voix des acteurs Jacques Robitaille et Hugues Frenette.

« Ils ont mis en place la généalogie des dieux, donc on trouvait important qu'il fasse partie de l'exposition », indique M^{me} Beaudoin.

Authentiques... et légales

En vertu de traités, dès la fin du XIX^e siècle, l'expertise archéologique des Allemands a en quelque sorte été monnayée en dons d'artefacts, ce qui leur a permis de constituer leurs riches collections d'antiquités. « Le Parlement grec était si content qu'il a donné 800 artefacts à l'Allemagne en guise de cadeaux, de petits objets à des statues complètes », raconte Andreas Scholl, directeur du Musée des antiquités de Berlin (MAB). Entente impensable aujourd'hui, qui prête flanc à des demandes de restitution d'objets qu'on juge sortis illégalement de leur pays d'origine. Comme l'Égypte l'a fait en 2011 pour le buste de Néfertiti qu'on peut voir au Neues Museum de Berlin. « C'est un problème récurrent, très utilisé en politique intérieure », note M. Scholl en assurant que « 99% de [leur] collection est parfaitement légale. Les cas qui soulèvent des doutes datent surtout de l'époque où les pays ont changé leurs législations, au début du XX^e siècle, et ont tous été restitués ou sont en voie de l'être. » Pour cette raison, le MCQ doit s'assurer que les pièces prêtées sont munies de certificats d'insaisissabilité. Deux bijoux d'Aphrodite, originaires d'Iran (mais à Berlin depuis longtemps), ont été retenus quelques heures aux douanes canadiennes et ont requis des authentications. Une formalité vite réglée pour les conservateurs berlinois...

D Voir Plus d'œuvres tirées des *Maîtres de l'Olympe*. ledevoir.com/cultures/arts-visuels



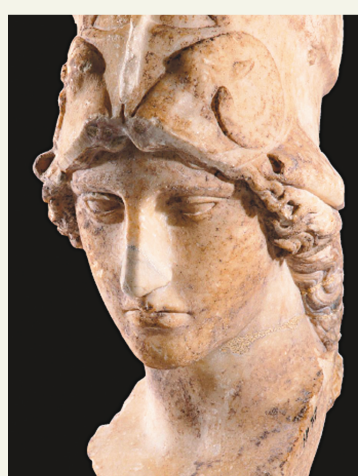
PHOTOS SOURCE MCQ

Aphrodite, marbre, Italie, II^e siècle apr. J.-C. La pose de la déesse ainsi que ses gestes de pudeur rappellent les sculptures des époques classique et hellénistique, comme l'Aphrodite de Cnide et la Vénus Capitoline. La tête est une addition ultérieure.

Les douze dieux en visite

Aphrodite, déesse de l'amour et de la sexualité
Apollon, dieu des purifications
Artémis, déesse de la chasse
Asclépios, dieu de la médecine
Athéna, déesse de la guerre et protectrice du savoir
Déméter, déesse de l'agriculture
Dionysos, dieu du vin
Hadès, maître du royaume des morts
Héra, déesse du mariage, de la fécondité et des femmes
Hermès, messager des dieux
Poséidon, maître des eaux
Zeus, roi des Olympiens

À GAUCHE: TÊTE D'ATHÉNA PROVENANCE INCONNUE, II^e SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST. COLLECTION MUSE EN ZU BERLIN.



L'équipe des musées a aussi développé un design d'exposition élaboré, ponctué d'expériences multimédia immersives, articulé autour de trois éléments — ciel, terre, eau — et qui évoque la lente ascension des dieux vers le mont Olympe.

C'est la première fois que les collections d'antiquités de Berlin, qui comptent parmi les plus importantes au monde — comparables à celles du Louvre et du British Museum —, voyagent en Amérique du Nord. Avant que l'exposition s'achève à Québec en mars, une autre, majeure, s'amorcera en décembre à Montréal grâce à des prêts issus des collections des musées grecs. Pour une année à saveur hellénistique.

Le Devoir

LES MAÎTRES DE L'OLYMPÉ
 TRÉSORS DES COLLECTIONS GRÉCO-ROMAINES DE BERLIN
 Du 23 avril 2014 au 15 mars 2015 au Musée de la civilisation à Québec

GRAND PARTENAIRE

ABONNEZ-VOUS!
TNM.QC.CA

BEING AT HOME WITH CLAUDE
L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT
LE JOURNAL D'ANNE FRANK
RICHARD III
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS
9H À BEAUX JOURS

CULTURE › TÉLÉVISION

L'enfer 1.0

La série *Apocalypse* propose un panorama colorisé de la Première Guerre mondiale

STÉPHANE
BAILLARGEON

Apocalypse. Troisième épisode. L'enfer. 1916. Les bombes tombent. Les armées s'entrent et lancent périodiquement des assauts meurtriers.

L'invention perfectionnée du Britannique Henry Shrapnel répand la mort et les meurtrissures partout sur les champs d'horreur. Les billes de métal déshiquettent les membres, défoncent les crânes, brisent les faces. Les gueules cassées sont là, à l'écran, horribles, insupportables, monstrueuses.

Les Allemands adoptent le *Stahlhelm*, le « casque d'acier », au design caractéristique et efficace. Les Français choisissent l'Adrian, que les usines peuplées d'ouvrières fabriquent en vingt millions d'exemplaires.

Dans une scène tirée des archives de propagande, on voit la jeune et jolie Lucie Lambert, mise en scène pour remonter le moral du soldat et de sa famille. Après avoir terminé le rivetage compliqué, Lucie glisse un mot doux dans l'équipement. « *Cher petit soldat, c'est une petite Française qui vient vous souhaiter un prompt et bon retour au milieu des vôtres*, dit la note. *Je vous souhaite que ce casque vous porte bonheur.* »

Les images montrent des poilus casqués, dans leurs tranchées. Les uniformes bleu

horizon dominant dans la grande armée de la République depuis que le colorant rouge des pantalons, l'alizarine, ne peut plus être importé d'Allemagne. Le boutonage croisé doit mieux protéger des intempéries, mais à quoi bon quand tous pataugent dans la boue, la merde et le sang.

L'écrivain Giono raconte des journées entières passées dans un trou d'obus à déféquer de dysenterie dans son froc. La narration rappelle que les soldats vivent comme des rats, parmi les rats qui leur courent dessus la nuit et leur mordillent le visage pour emporter un bout de lobe ou de nez.

Toute la force et la volonté de la production documentaire sont là, en concentré. Avec des images tirées de l'oubli, nettoyées et colorisées. Avec cette capacité non moins appréciable de lier par l'image ou le commentaire la grande et la petite histoire, d'incarner la tragédie.

« *Les historiens ne racontent plus l'histoire de la même manière*, explique la coproductrice Isabelle Clarke, rencontrée après le visionnement de presse cette semaine. *Ils s'intéressent maintenant à ce qu'on appelle l'histoire du sensible, c'est-à-dire les témoignages des soldats. Dans le premier épisode, on rappelle que dix milliards de lettres ont été échangées pendant la Première Guerre mondiale. Pour nous, c'est une source extrêmement précieuse. L'écriture d'Apocalypse se bâtit donc en se ser-*



La bonne humeur de ces soldats allemands sera de courte durée: dans quelques jours ils vont affronter sur le front russe les soldats de l'armée du tsar.

vant des repères historiques et de cette histoire du sensible.»

Trois fois passera

Il s'agit de la troisième exploration historique par l'image colorisée du duo formé par la réalisatrice Isabelle Clarke et l'écrivain Daniel Costelle. Le premier essai consacré à la Deuxième Guerre mondiale a fait mouche en donnant à revoir ou à découvrir des films traités chromatiquement pour les rendre en même temps plus spectaculaires et plus « intimes ». Les diffusions mondiales des six épisodes autour de 2009-2010 ont scotché 300 millions de téléspectateurs aux écrans du monde. Rien qu'en France, la présentation a fait 20 parts de marché.

La deuxième prise traitait d'Hitler et uniquement de lui, personnage central de l'hybris qui a replongé l'Europe et le monde dans l'autodestruction, après avoir goûté au feu de la première grande boucherie. Là encore, la production a réussi le tour de force de re-

nouveler un sujet architraité.

Le nouveau jalon remonte aux sources de la mère de toutes les destructions massives qui ont fait du XX^e siècle un des plus tragiques de l'histoire humaine. Le centième anniversaire du déclenchement de la première apocalypse moderne ajoute évidemment à l'intérêt.

La division toute simple suit les années de guerre: *Furie* (1914), *Peur* (1915), *Enfer* (1916), *Rage* (1917) et *Délivrance* (1918). La même mécanique expressive se déploie,

avec un goût assumé pour le sensationnalisme (mais, hé, on traite de la guerre, n'est-ce pas?), un commentaire dramatique pour ne pas dire grandiloquent et une bande-son aux puissances wagnériennes (voir l'encadré).

Le pari semblait toutefois plus difficile à relever. La Deuxième Guerre mondiale a fourni des milliers de kilomètres de films, certains déterrés des fonds privés ou dégelés de la banque de l'Est, après l'effondrement du bloc communiste. Le point de vue n'en

était que plus original.

Pour la Grande Guerre, c'est autre chose. Le cinéma n'avait que quelques années et pourtant, comme le prouve le résultat, elles étaient présentes dans les sociétés mobilisées totalement.

« *La recherche pour la nouvelle série a été facilitée par le travail effectué pour la précédente*, explique Louis Vaudeville, producteur exécutif. *Nous avons mis au point des techniques, identifiées des sources. Mais c'est vrai qu'on ne s'attendait pas à trouver autant d'images. Au départ, on ne pensait produire que quatre heures, et finalement on s'est rendu compte qu'on avait du matériel pour en faire cinq.* »

Douze chercheurs ont retenu environ 500 heures de films en passant au crible les fonds nationaux, jusqu'en Allemagne, en Grande-Bretagne et en Australie, les archives du service des armées de France comme celles de l'ONF, souvent des documents de propagande, quoi.

Apocalypse. La Première Guerre mondiale est une coproduction franco-canadienne, avec Clarke Costelle & Co d'un bord et Idéacom de ce côté-ci de l'Atlantique, où 650 000 hommes, sur une population de huit millions de Canadiens, ont servi sous les drapeaux.

« *On sait que 30% de nos auditoires sont des jeunes* », dit Jo-sette D. Normandeau, qui rappelle qu'un complément pédagogique en ligne et deux livres accompagnent la série. « *C'est une chance unique de faire connaître la participation canadienne à cette guerre, un volet de notre histoire peu connu. C'est une chance inouïe et une façon pour nous de contribuer au devoir de mémoire.* »

Le Devoir

APOCALYPSE. LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE


Les deux premiers épisodes le 5 mai, à 21 h. Les épisodes suivants les 12, 19 et 26 mai, à TV5.

D Voir Des photos et des extraits vidéo et audio du dernier volet de la série *Apocalypse*. ledevoir.com/culture/television

Musique du monde en guerre

Les images de la Première Guerre étaient muettes, comme le cinéma de cette époque. La série documentaire a donc recréé des sons pour accompagner les images et a utilisé à fond la musique originale du Québécois Christian Clermont, connu pour ses partitions sur *Aveux*, *Mirador*, *Mémoires vives* ou *Toute la vérité*. « *C'est une nouvelle série, sur une nouvelle guerre, et je suis donc parti des caractéristiques propres à ce conflit, les*

tranchées, les images d'atrocités, dit-il. *J'ai intégré beaucoup d'éléments électroacoustiques, un orchestre, des percussions, des guitares électriques. J'ai modifié des instruments et j'en ai inventé d'autres pour créer des trames dissonantes. Il ne fallait pas être pompier tout en étant cinématographique. J'ai écouté beaucoup de musiques de film pour m'inspirer et, comme le producteur voulait des percussions fortes, j'ai aussi écouté des compositions africaines.* »



DANSE

COMPLEXE DES GENRES

Compagnie Virginie Brunelle

24 AVR à 20 h

« (...) un bras de fer avec la nécessité d'être. Une pièce mystérieusement déséparante. »
Marion Gerbier, DFDanse



DANSE

SAISON 2013 2014

RÉVÉLATION DU FESTIVAL D'AVIGNON 2012

« Un uppercut esthétique et émotionnel. »
(Le Monde, Paris)

» France

COMPAGNIE OLIVIER DUBOIS

Tragédie
Olivier Dubois

1 » 2 » 3 mai Théâtre Maisonneuve

Billets à partir de 34 \$

placedesarts.com

THÉÂTRE

LES TROIS EXILS DE CHRISTIAN E.

Coproduction Théâtre Sortie de Secours et théâtre l'Escaouette

26 AVR à 19 h 30

« Une réussite absolue. (...) C'est sensible et ça rejoint tout le monde. »
Yves Rousseau, Le Quatrième



BILLETTERIE
450 667-2040

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX
450 662-4440

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
Montmorency
www.maisondesarts.laval.ca







Pour la Journée internationale de la danse

Prêt à baiser
Olivier Dubois

29 avril Centre Phi

Billets 26,25 \$
514 225.0525 phi-centre.com
Nombre de places limité

DANSE DANSE.CA

CULTURE › THÉÂTRE



Yaël Farber croit que la trame identitaire de sa pièce trouvera une résonance particulière auprès du public québécois, qui s'apprête à l'accueillir à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

Huis clos pour corps en tension identitaire

La dramaturge Yaël Farber aborde le poids de l'histoire à travers *Mies Julie*

FABIEN DEGLISE

Sa destinée ne pouvait qu'avoir une tonalité dramatique, au sens théâtral du terme. La Sud-Africaine Yaël Farber, dramaturge et metteuse en scène de son état, se trouve désormais en transit permanent. Ici, et ailleurs en même temps. Entre une jeunesse, un passé, dans une ville sous tension, Johannesburg, et son «village», comme elle dit, sa base, qu'est devenu depuis quelques années le quartier Mile-End à Montréal. Entre des codes culturels aux antipodes. Entre Mumbai et la Place des Arts où, en ce moment, deux de ses créations la font voyager, en attendant d'aller poser son regard sur un autre coin du globe.

Fin mars, l'artiste, que *Le Devoir* a rencontrée la semaine dernière dans le cœur vibrant du terrain de jeu des hipsters de Montréal, était fraîchement revenue de l'Inde, où sa nouvelle création, *Nirbhaya*, vient d'être présentée en grande pompe après une mise au monde remarquable en août dernier au célèbre festival Fringe d'Edimbourg, en Écosse. La pièce explore le thème de la violence faite aux femmes en amenant sur les planches le récit d'un viol collectif qui s'est joué dans un autobus de la ville de Delhi. L'œuvre, dure et rugueuse, a pris l'affiche dans la ville où le drame a fait la manchette en décembre 2012, mais également à Mumbai et à Bangalore, où la violence sexuelle est là aussi, tristement, un fléau.

«Dans les derniers jours, sur Facebook, une jeune fille qui vit là-bas m'a écrit pour me remercier d'avoir écrit cette pièce, lance Yaël Farber, et surtout de l'avoir fait germer sur la terre qui a porté ce drame, pour faire en sorte que l'on parle de ce problème social pour l'enrayer, au lieu de laisser le silence le faire perdurer.»

Résonance locale

Les cheveux noirs, le regard sombre, les traits paradoxalement fins, la voix délicate, Yaël Farber porte à peine en elle la brutalité des mondes qui nourrissent sa quête de sens dramaturgique. Quête dont un autre fragment se prépare à être dévoilé dès la semaine prochaine sur la petite scène de la Cinquième Salle de la Place des Arts à Montréal.

Après plusieurs tours du monde, son *Mies Julie* va être pour la première fois ici dévoilé dans sa version originale — l'anglais avec un peu d'africain, le néerlandais sud-africain — avec sous-titres en français. Et sans doute, aussi, avec une résonance particulière dans un environnement local où l'actualité politique des derniers mois a tracé, sans préméditation, des ornières idéales pour ce texte singulier, inspiré de *Fröken Julie* (Mademoiselle Julie) du dramaturge naturaliste suédois August Strindberg.

«Je ne veux pas guider la lecture de cette pièce par le pu-

«Mies Julie pose la question de la protection des frontières de son identité sans pour autant porter atteinte à celle des autres»

Yaël Farber, dramaturge et metteuse en scène

blic, dit la jeune femme, qui s'est installée ici par amour et y reste désormais et surtout pour l'enfant que cette union a fait naître. *Mies Julie* fait vibrer des cordes différentes partout où elle a été présentée. Ici, je soupçonne que les créations, de la langue, de la propriété du territoire, de l'identité qui se construit sur un territoire partagé, colonisé, pourraient être de celles-ci.»

La pièce prend racine en Afrique du Sud, une nuit, loin de tout, mais aussi loin (mais pas trop) de l'apartheid qui a pris fin il y a 18 ans. Dans une maison, John, un ouvrier agricole noir, va se rapprocher de Julie, la fille du propriétaire blanc. Ils ont le même âge, ont été élevés ensemble par Christine, qui est dans le portrait. Il va y avoir attraction, tension, pulsion charnelle, violence, mais également, au final, réflexion sur le pouvoir, sur la liberté, sur l'être, face à soi, face à l'autre, face à l'espace géographique que l'on cherche à définir tout en le laissant lui-même nous construire. Dans une alchimie complexe, improbable, qui parfois incite à la haine de l'autre.

«Mies Julie pose la question de la protection des frontières de son identité sans pour autant porter atteinte à celle des autres, dit Yaël Farber. Elle aborde le poids de l'histoire qui teinte les relations, confronte les perceptions et leur incohérence... C'est très sud-africain, très ancré dans ce pays, dans son passé, son présent toujours conflictuel qui force une certaine vérité dans les rapports. Mais en même temps, cela évoque la contrainte vécue par les identités dans des logiques globalisantes, un thème qui ne cherche pas à être universel, mais qui peut finir par le devenir.»

Le tout pour une pièce en transit, en somme, qui prend appui là-bas, pour mieux se retrouver ici, comme ailleurs, à l'image de celle qui l'a mise au monde en 2012, comme pour mieux, dit-elle, appréhender ce genre de démons.

Le Devoir

MIES JULIES

Texte et mise en scène: Yaël Farber. Avec Bongile Mantsai, Hilda Cronje et Zoleka Helesi. Place des Arts, du 24 avril au 3 mai.

La révolte sous le scalpel

Stéphane Brulotte et Abdelghafour Elaaziz plongent dans les entrailles du Printemps arabe avec *Besbouss, autopsie d'un révolté*

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Après avoir consacré des pièces à François d'Assise, à Napoléon Bonaparte et à Ernest Hemingway, Stéphane Brulotte s'intéresse à Mohamed Bouazizi, le jeune Tunisien qui a tenté de s'immoler par le feu sur la place publique le 17 décembre 2010 à Sidi Bouzid et qui a succombé à ses blessures deux semaines plus tard.

«Il y a un fil conducteur entre mes quatre textes, lance l'auteur. À leur manière, dans leur domaine, religieux, politique ou littéraire, ces hommes sont tous des révolutionnaires. Comment un seul individu peut-il avoir une influence déterminante sur le destin de plusieurs autres? S'il est une question qui se pose chaque fois, qui revient dans tout ce que j'écris, c'est bien celle-là!»

On dit que le geste désespéré de Bouazizi, un vendeur ambulancier que sa mère appelait affectueusement Besbouss, est à l'origine du déclenchement de la révolution tunisienne, qui s'est étendue par la suite dans plusieurs pays arabes. En écrivant *Besbouss, autopsie d'un révolté*, un monologue mis en scène par Dominic Champagne et interprété par Abdelghafour Elaaziz, Stéphane Brulotte estime s'être interrogé sans parti pris sur les tenants et les aboutissants de la révolution.

«De toute évidence, lance l'auteur, ne serait-ce que par la façon dont il s'est enlevé la vie, Bouazizi souhaitait faire entendre un cri. Son histoire, celle d'un homme que la police a persécuté pendant sept ans, l'empêchant de vendre des fruits et des légumes pour subvenir aux besoins de sa famille, tout ça parce qu'il n'avait pas les moyens de leur verser des pots-de-vin, m'a bouleversé et profondément choqué. Est-ce que Bouazizi s'attendait à ce que son geste mène au renversement de plusieurs dictateurs, parmi lesquels le président Ben Ali? Sûrement pas! [...] Je pense simplement qu'on lui refusait jusqu'au droit de survivre et qu'il n'en pouvait plus.»

Le comédien Abdelghafour Elaaziz, d'origine marocaine, qui tenait le rôle du bourreau dans le film *Incendies*, estime qu'on a projeté beaucoup de choses sur le geste de Bouazizi. «On a donné à cet homme un rôle qui le dépasse. Des suicides, il y en avait à la grandeur du pays. Des émeutes aussi. Sans parler des journalistes, blogueurs et intellectuels qu'on faisait sans cesse taire. Les signes avant-coureurs d'un effondrement du système étaient là. Ça ne pouvait plus continuer



Stéphane Brulotte et Abdelghafour Elaaziz s'intéressent au jeune Tunisien Mohamed Bouazizi.

ainsi. Le geste de Bouazizi, c'est simplement la goutte qui a fait déborder le vase.»

Chercher à comprendre

Plutôt que de donner la parole à Bouazizi, Stéphane Brulotte a préféré faire entendre celle d'un médecin légiste, un homme mandaté par le gouvernement tunisien pour démontrer que le geste posé est celui d'un fou. «L'histoire de Bouazizi, explique l'auteur, c'est celle d'un désespoir presque banal. Son acte a une portée politique indéniable, mais ça reste un suicide. J'aurais dit que le cadavre parle plus que l'existence de l'individu. Un peu comme moi, le personnage du médecin essaie de trouver un sens aux événements. Il veut comprendre pourquoi la foule s'est galvanisée autour de ce geste. Sa situation n'est pas simple. Dans une dictature, les médecins légistes tiennent un rôle crucial. Ils sont là pour cacher, camoufler les gaffes de la police. Ce sont les complices du régime.»

Ainsi, seul face au cadavre, le médecin est forcé à une introspection sur le thème de la révolution. «J'aime beaucoup l'idée de l'autopsie, avoue Elaaziz. Le rapport avec la chair est peu banal. C'est une situation qui est très intime et en même temps elle résume toute l'histoire contemporaine du monde arabe. Il s'agit bien entendu de l'autopsie d'un homme, mais surtout de l'autopsie des idées et des comportements, de cette vie qui, comme le dit le personnage, nous fait languir au milieu du désert.»

On aura compris que, dans le

processus, durant cette autopsie à la fois réelle et métaphorique, les convictions du médecin vont s'effriter peu à peu. Le monologue, que Brulotte a commencé à écrire en plein printemps érable, mais qui a aussi été nourri par un séjour à Tunis, prend alors la forme d'une réflexion à haute voix, d'une suite de confessions.

«Je voulais obliger le médecin à faire face aux dégâts, résume l'auteur. Je souhaitais que les effets de la dictature, ou alors de la révolution, ça dépend du point de vue qu'on adopte, deviennent concrets. C'est beau, les idéaux, mais là il y a mort d'homme! Est-ce que ça vaut la peine? Et puis, si on répond par l'affirmative, comment est-ce qu'on opère

une vraie révolution de la manière la plus pacifique possible? Qu'est-ce qu'on inscrit dans la Constitution? Comment s'y prend-on pour vivre ensemble?»

Autant de questions cruciales qui trouvent 1001 résonances dans le Québec d'aujourd'hui... et de demain.

Collaborateur
Le Devoir

BESBOUSS, AUTOPSIE D'UN RÉVOLTE

Texte: Stéphane Brulotte. Mise en scène: Dominic Champagne. Avec Abdelghafour Elaaziz. Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et du Théâtre Il va sans dire. Au Théâtre de Quat'Sous du 22 avril au 17 mai.

Estelle Clareton
Créations Estelle Clareton
S'AMOURACHER
30 avril, 1^{er}, 2 mai 20 h + 3 mai 16 h

«Le résultat est époustouflant.»
THOMAS BASTIEN, Patwhite
(à propos de S'envoler)

CHORÉGRAPHE Estelle Clareton
INTERPRÈTES Louiza Bentoumi, Brice Noeser, Christophe Rapin
Ester Rousseau-Morin
DRAMATURGE Stéphanie Jasmin
COMPOSITION MUSICALE Eric Forget
SCÉNOGRAPHIE Estelle Clareton, Stéphanie Jasmin
ÉCLAIRAGES François Marceau
UNE COPRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE

AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTREAL
WWW.AGORADANSE.COM

BRICE NOESER, ESTHER ROUSSEAU-MORIN / PHOTO BEN PHILIPPI

PLACE DES ARTS cinquième salle

APRÈS LE SUCCÈS DE MOLORA, YAËL FARBER REVIENT AVEC

MIES JULIE

Un huis clos charnel et déchirant dans l'Afrique du Sud post-apartheid.

Top Ten du New York Times – 5th Best Production par The Guardian

En anglais avec surtitres français.

24 avril au 3 mai 2014 placedesarts.com

CULTURE › DANSE

QUÉBEC DANSE

Dans les pas de Louise Lecavalier

FRÉDÉRIQUE DOYON

Fana de Louise Lecavalier? C'est elle qui signe la *Trace chorégraphique* de la troisième édition de Québec Danse. L'événement, qui célèbre l'art chorégraphique de mille manières, prend d'assaut Montréal et une dizaine de villes de la province du 22 au 29 avril. Le grand public est invité, comme toujours, à entrer dans la danse de l'une des quelque 150 activités offertes. Morceaux choisis.

Dès mardi, on pourra non seulement danser du **Louise Lecavalier** en incarnant la séquence de 130 pas qu'elle a tirée de sa pièce *So Blue* et qui restera inscrite devant la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts du 22 avril jusqu'au 7 juin. On pourra aussi raconter qu'on a dansé avec elle, enfin presque. Car elle apparaîtra comme un hologramme pour livrer sa propre danse, grâce à l'application Aurasma sur iPhone.

Curieux de tenter une pirouette ou un peu de *poping*? Une vingtaine d'écoles ouvrent leurs portes et offrent une **centaine de leçons et d'ateliers gratuits** de tout style. On peut aussi seulement venir observer...

Pour voir *Misfit Blues* de Paul-André Fortier et Robin Poitras (en création) avant même le Festival TransAmériques, rendez-vous au Centre chorégraphique Circuit-Est (CCCE, 2022, rue Sherbrooke Est) le 29 avril à 15 h.

Mamans et bébés de 3 à 12 mois préparent depuis des semaines un **Bal des bébés** en mode afro-contemporain, sous la gouverne de Karine Cloutier. Il sera présenté au Musée des beaux-arts de Montréal le 27 avril, de 11 h à 12 h.

Un gigantesque *flash mob* (danse plus ou moins spontanée qui investit la place publique) s'annonce pour couronner la fête et saluer la Journée internationale de la danse le 29 avril. Une centaine d'amateurs et de professionnels convergeront vers l'esplanade de la Place des Arts, à l'initiative du Regroupement de la danse et du CCCE. D'autres *flash mobs* sont prévus dans le métro et sur la place Bourget à Joliette.

C'est toutefois la capitale qui lancera les activités dès le 20 avril en offrant des **cours gratuits de salsa, de danse contemporaine, de samba, de ballet et de baladi** sur la place d'Youville. Plusieurs autres activités suivront.

À vos marques, prêts? Dansez... et twitez vos expériences via QcDanse2014.



Mélangant danse, témoignages vidéo et textes, *Loïn* est une création mi-documentaire mi-autobiographique de Rachid Ouramdane.

La mémoire corporelle de l'exilé

Le Français Rachid Ouramdane fouille ses identités dans le docu-fiction *Loïn*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le chorégraphe français Rachid Ouramdane aime voyager et le voyage le lui rend bien. Son solo *Loïn* a d'ailleurs pris racine à l'étranger, pendant un périple au Vietnam et au Cambodge. Un échange avec un habitant, qui l'associe aux «*colons français*», le ramène à ses propres origines algériennes. Comme quoi la posture de l'étranger, de l'exilé, permet de revisiter sa propre identité.

Il se plonge alors dans le carnet militaire de son père, conscrit de l'armée française, forcé de combattre en Indochine. «*Au fond, ils se connaissent dessus sans raison. Ils avaient juste un occupant commun*», confie l'artiste associé au Théâtre de Ville depuis 2010 et à Bonlieu Scène nationale à Annecy depuis 2005.

Exil, mémoire, identité convergent dans ce solo qui tient plus de l'autofiction que de l'autoportrait. «*Ce n'est pas une quête personnelle ou un retour aux sources. C'est un autoportrait fait de fragments d'histoire des autres*, résume-t-il. *Pour réfléchir sur ce thème qui m'obsède: comment on se reconstruit quand on est fait d'un ailleurs, connu ou forcé.* Il évoque le sentiment de discordance que ressent l'immigrant en sa terre d'accueil jusqu'à ce qu'il retourne dans son pays d'origine, où on le prend aussi pour un étranger...? Un état d'esprit (et de corps) partagé par de nombreux migrants dans le monde, dont le chorégraphe saisit à la fois la souffrance et la force de résilience dans *Loïn*.

Car la découverte du carnet militaire de son père a surtout servi de prétexte pour aller à la rencontre de tous ces autres exilés chassés de leur pays à la suite de conflits, afin de recueillir leur témoignage. «*Pour montrer les résonances multiples de l'identité des gens dans leur capacité à intégrer des histoires diverses. On est fait de tellement de strates: il y a notre identité nationale, culturelle, il y*

«*C'est un autoportrait fait de fragments d'histoire des autres. Pour réfléchir sur ce thème qui m'obsède: comment on se reconstruit quand on est fait d'un ailleurs, connu ou forcé.*»

Rachid Ouramdane, à propos de *Loïn*

a qui on est au quotidien, notre humour...»

Il a commencé par sa mère, qui profite de la caméra et du micro pour lui révéler une part encore inédite de l'histoire de son père: à la suite de sa désertion, il a été torturé. «*Ce silence qui se construit après les événements traumatisants, ça fait partie de l'histoire de beaucoup d'exilés*», a-t-il compris, une fois l'émotion passée. Il en a d'ailleurs fait l'objet d'une autre pièce, *Des témoins ordinaires* (2009), qui aborde comment on revient de la torture.

Mi-documentaire mi-autobiographique, *Loïn* mêle les témoignages vidéo (ceux de sa mère comme ceux des étrangers), la danse et les textes que le chorégraphe a écrits en réponse aux confidences. Car en écoutant leurs histoires, il croyait entendre les siennes.

La danse incarne l'innommable, car plusieurs interlocuteurs qui lui parlent de la guerre s'imposent une sorte de censure. «*J'essaye d'exprimer ce que la pudeur des sentiments a du mal à partager. Il*

y a des moments très fulgurants, dans des énergies violentes, et d'autres très sereins et contemplatifs.»

Formé au Centre national de la danse contemporaine d'Angers, Rachid Ouramdane a collaboré entre autres avec Odile Duboc, Meg Stuart, Alain Buffard et Christian Rizzo (qu'on verra au prochain Festival TransAmériques).

Il a déjà présenté *Au bord des métaphores* en 2001 à Montréal. C'était sous la bannière de l'In Novembre fondée avec Julie Nioche en 1996, avant de fonder la sienne: L'A, en 2007. Le dispositif vidéo faisait déjà partie de son langage, mais il l'abordait de manière plus expérimentale. «*On essayait de voir comment notre quotidien était changé par ça. Et la danse aussi.*»

Créée en 2008, *Loïn* jette les bases d'une approche de la vidéo qu'il a privilégiée depuis. La pièce a donc joué un rôle charnière dans son parcours. «*Elle a manifestement posé une sorte de poétique du témoignage, cette façon de partir de matériaux bruts, la sensibilité de la vie qui nous entoure, de collecter des témoignages et ensuite de les mettre en scène.*» Six ans plus tard, il sent toutefois qu'il s'éloigne de cette réflexion sur l'exil et ce rapport au témoignage, même s'il en reste le noyau dur, dans l'énergie de la dernière chance de sa danse.

Depuis sa création, *Loïn* a été présentée dans 42 villes du monde. Montréal annonce son dernier point de chute et peut-être l'ultime tour de scène du chorégraphe à titre d'interprète.

Le Devoir

LOÏN

De Rachid Ouramdane, du 24 au 26 avril au MAI [Montréal, Arts interculturels].

D Voir Des extraits de *Loïn* de Rachid Ouramdane. ledevoir.com/culture/danse

Le Devoir



SYLVAIN LÉGARÉ

Une répétition publique des étudiants de l'École de danse contemporaine de Montréal.

L'ABSENCE DE GUERRE

LA LICORNE

production LES ÉCORNIFLEUSES en collaboration avec LE THÉÂTRE DU TRIDENT centrée sur LA MANUFACTURE

ÉCORNIFLEUSES

TEXTE DAVID HARE
TRADUCTION DAVID LAURIN MISE EN SCÈNE ÉDITH PATENAUDE

22 avril au 9 mai 2014 BILLETTERIE 514 523-2246
WWW.THEATRELALICORNE.COM

Conseil des arts et des lettres Québec

Centre local de développement de Québec

LE THÉÂTRE DU TRIDENT

LE TRIDENT
le théâtre de la capitale

Aviver le feu
Saison 14/15

Chante avec moi
d'Olivier Choinière
Coproproduction: ARGGL

Vania
d'Anton Tchekhov

Dans la République du bonheur
de Martin Crimp / Traduction: Philippe Djian
Coproproduction: Théâtre Blanc
En collaboration avec La Place des Arts

Norge
de Kevin McCoy
Coproproduction: Théâtre Humain

Macbeth
de William Shakespeare
Traduction: Paul Lefebvre

418 643-8131
LETRIDENT.COM
Direction artistique ANNE-MARIE OLIVIER

Conseil des arts et des lettres Québec

Centre local de développement de Québec

Estimoteur de la Manufacture

Grand Théâtre de Québec

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Yuja Wang, pianiste de roman

Entrevue-portrait d'une artiste qui sait créer le « buzz » même si son piano reste celui de nuances subtiles

CHRISTOPHE HUSS

Yuja Wang est une artiste de notre temps, une époque dont elle utilise tous les ressorts, toutes les ficelles: des mini-jupes à YouTube et autres sortilèges digitaux. La pianiste a même inspiré à l'auteur suisse Étienne Barilier une nouvelle, très réussie, intitulée *Piano chinois*. L'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) l'accueille pour la première fois la semaine prochaine dans le 3^e Concerto de Rachmaninov.

Publiée en 2011, la nouvelle de Barilier est conçue comme une joute épistolaire entre deux mélomanes. Elle débute sur le blogue de l'un d'entre eux, mais il s'avère bien vite qu'il s'agit de deux critiques musicaux — un ancien et un « moderne », le second ayant été disciple du premier. Derrière le pseudonyme de Mei Jin, une jeune pianiste au sujet de laquelle les deux s'étripent, il est impossible de ne pas reconnaître Yuja Wang. Le sceptique, qui n'est pas celui qu'on croit, voit en elle un produit du marketing, sorte de singe savant virtuose. Pour l'autre, amouraché, l'apparition de cette pianiste qui réinvente Chopin tient du miracle.

Outre l'intérêt du propos de l'auteur, notamment le questionnement sur les jugements esthétiques, l'éditeur suisse Zoé se demande: «L'Europe est-elle en train de se faire voler son âme, ou de la retrouver, sous les doigts d'une pianiste chinoise?» C'est pousser le bouchon un peu loin, mais *Piano chinois* montre le tourbillon et le trouble suscités par l'apparition de Yuja Wang.



SUZANNE DIESNER

À Montréal, Yuja Wang devra prouver qu'elle est plus qu'un phénomène digital qui sait attirer l'attention.

À 27 ans, Yuja Wang a réussi à se faire remarquer et à s'imposer dans le monde musical. Est-elle un produit marketing ou utilise-t-elle le marketing avec la malice suprême du singe connaissant par cœur tous les arbres de sa forêt?

J'ai penché pour la seconde hypothèse dès les premières apparitions de la pianiste, lorsqu'en 2007 elle était, d'un

coup, devenue la remplaçante attirée de Martha Argerich sur toutes les scènes du monde.

Mais, sur le fond, le terme même de « pianiste chinoise » a-t-il un sens pour quelqu'un qui a passé plus de la moitié de sa vie, désormais, en Amérique du Nord? En matière de territorialité des marchés, le concept de « pianiste chinoise » la sert dans une partie du monde. Ne nous

Au disque

Rachmaninov: Concerto n° 3 avec le chef Gustavo Dudamel (DG)
Sonates pour violon et piano de Brahms avec Leonidas Kavakos (Decca).

voilons pas la face: en 2009, c'était bien cela, la motivation du contrat avec Deutsche Grammophon. Le label jaune venait de perdre Yundi Li, parti chez EMI, et Lang Lang, qui avait touché le jackpot de Sony. Yuja Wang était assurément une signature majeure pour la sauvegarde des parts de marché d'Universal en Asie. Mais a-t-elle pour autant, comme d'autres, dilué sa personnalité musicale et livré des surinterprétations mielleuses? Pas vraiment.

Peut-on vraiment qualifier de « pianiste chinoise » cette élève (à Philadelphie, entre 2002 et 2008) du pédagogue et monument pianistique Gary Graffman? La question a été réglée en entrevue au *Figaro*: «C'est une aberration. Il n'y a pas de races pianistiques meilleures ou pires que les autres. Il n'y a que des artistes aux personnalités fortes. Je ne suis pas une Lang Lang au féminin, encore moins l'anti-Lang Lang comme j'ai pu l'entendre. Je suis moi: Yuja.»

Le reste est à l'avenant, et avec le même aplomb dans l'alliance des contraires. Pianiste millionnaire de YouTube, avec son *Vol du bourdon* joué à une vitesse astronomique en 2008 à Verbier, et vu plus de 3,5 millions de fois, Yuja Wang sait créer le « buzz ». Mais son piano est aussi celui de

nuances subtiles. Amusante bombe à retardement. Récemment, Yundi Li s'est essayé en concert, en Chine, au record du monde de vitesse dans le *Vol du bourdon*. Il s'est planté assez lamentablement. YouTube a documenté cela aussi.

Quand le filon de la prestidigitation s'est épuisé, Yuja Wang est apparue sur scène, à l'été 2011, en robe (très) courte, dans un lieu scrupuleusement choisi: Los Angeles et le Hollywood Bowl. « Buzz » immédiat, bien sûr... Depuis, on parle de ses tenues et de ses jambes. Oui, « on ». Mais elle, Yuja, n'a pas changé. Cela lui permet juste un lapidaire « J'aurai le temps de porter des robes longues à 40 ans », en entrevue au *Telegraph*.

Dutoit, grand témoin

Le Devoir a tout simplement demandé à Yuja Wang pourquoi elle avait changé de concerto à Montréal, passant du 3^e de Prokofiev au 3^e de Rachmaninov. Elle avoue sans ambages que c'est « parce que le 3^e de Rachmaninov est au programme de [son] nouveau CD, avec Gustavo Dudamel ».

Yuja Wang devait venir à l'OSM en 2010. Elle avait annulé sa visite pour aller enregistrer le 2^e Concerto de Rachmaninov avec Abbado en Italie. Entre Abbado dans le *Second* et Dudamel dans le *Troisième*, la pianiste ne fait pas de grandes différences: «Dudamel me fait beaucoup penser à Abbado en matière d'écoute mutuelle intense. Pour le reste, le 2^e Concerto était plus simple pour moi; le 3^e est épique.» On apprendra tout de même qu'elle désirait enregistrer le 3^e à l'époque avec Abbado, mais que le chef a préféré la *Rhapsodie sur un thème de Paganini*.

En ce qui a trait au répertoire, Yuja Wang ne se réserve rien pour la maturité: «Je ne sais pas si j'ai envie d'attendre pour quoi que ce soit! [...] Je joue Beethoven, Brahms... Pour Mozart, cela dépendra des occasions.» Un chef idéal pour Mozart? «Je n'ai pas besoin de chef dans Mozart!» (rires)

Pour dévoiler les dessous de la carapace de bulldozer, il est possible de faire appel à un grand témoin. C'est Charles Dutoit qui, en 2007, dirigeait à Boston le 1^{er} Concerto de Tchaïkovski, le premier concert où Yuja Wang remplaçait Martha Argerich. Lors de notre récent entretien, Dutoit se souvenait de cette rencontre. «Elle a voulu me jouer la Sonate de Liszt. Après les toutes premières notes je lui ai dit: «Connaissez-vous le Faust de Goethe? On ne peut pas jouer cette sonate sans connaître Faust.»» Yuja Wang n'a pas tardé: elle s'est ruée dans une librairie, à la rencontre de Goethe.

Cette artiste-là a tout ce qu'il faut pour ne pas être qu'un feu de paille. Les concerts de Montréal répondront simplement à la dernière question en suspens: Yuja Wang est-elle « juste » un phénomène digital ou a-t-elle une vraie sonorité, nourrie de l'intérieur?

Le Devoir

YUJA WANG

En concert. Mercredi 23 avril à 19 h, samedi 26 à 20 h et dimanche 27 à 14h30. OSM, Jean-Claude Casadesus.

D Voir Yuja Wang jouant *Le vol du bourdon* et le 3^e de Rachmaninov. ledevoir.com/culture/musique

Bell présente **FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL** en collaboration avec **Ford**

12 au 22 juin 26^e édition

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT! PLUS DE 90 SPECTACLES À L'AFFICHE DONT: 20 h

LES GRANDS SPECTACLES Bell en collaboration avec **98.5 Rouge** et **M**

<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE</p> <p>samedi 14 juin</p> <p>INGRID ST-PIERRE et I MUSICI</p>	<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE</p> <p>NOUVEAU PROJET DE JULIEN MINEAU (DE MALAJUBE)</p> <p>dimanche 15 juin</p> <p>FONTARABIE première partie: BERNHARI</p>	<p>CENTRE BELL</p> <p>mardi 17 et mercredi 18 juin</p> <p>STROMAE première partie: KARIM OUELLET</p>
<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE première montréalaise</p> <p>mercredi 18 juin</p> <p>VALÉRIE CARPENTIER</p>	<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE</p> <p>CATHERINE RINGER (DES RITA HITSOKO) CHANTE MÜLLER & MAKAROFF (DE GOTAN PROJECT)</p> <p>jeudi 19 juin</p> <p>PLAZA FRANCA (FRANCE) première partie: MONICA FREIRE (URUGUAY)</p>	<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE</p> <p>vendredi 20 juin</p> <p>GRAND CORPS MALADE (FRANCE) première partie: QUEEN KA</p>
<p>SALLE WILFRID-PELLETIER</p> <p>SPECTACLE D'OUVERTURE</p> <p>vendredi 13 juin</p> <p>SPECTACLE AUTOUR DE LA MUSIQUE DE SERGE FIORI</p> <p>ANTOINE GRATTON • CATHERINE MAJOR ALEXANDRE DESILETS • MARIE-PIERRE ARTHUR et autres INVITÉS</p> <p>FIORITUDES</p>	<p>THÉÂTRE MAISONNEUVE</p> <p>samedi 21 juin</p> <p>SPECTACLE DE CLÔTURE</p> <p>MERCI SERGE REGGIANI avec PHILIPPE B ET INVITÉS</p> <p>ISABELLE BOULAY première partie: VIVIANE AUDET</p>	

Billetterie PLACE DES ARTS 514 842-2112 • 1 866 842-2112 lplacedesarts.com CENTRE BELL 514 790-2525 ou 1 877 668-8269 evenko.com

INFO FRANCO PRESSE 514 876-8989 1 855 FRANCES

Canada

Desjardins

Hydro Québec

SAO

DRY

Hydro Québec

LA PRESSE

Hyatt

FRIMAS

FCM

SALCM

SOCAN

Montréal

Québec

SPECTRA

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL

DENIS BROTT: FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE

19^e ÉDITION

8-31 MAI 2014

MARTIN BEAVER
KURT ELLING
KARINA GAUVIN
ANDRÉ LAPLANTE
CHO-LIANG LIN
JENS LINDEMANN
JON KIMURA PARKER
ROSENBERG TRIO

ÉGLISE ST. GEORGE
ANGLE PEEL ET DE LA GAUCHETIÈRE
BONAVENTURE

BILLETTERIE

placedesarts.com

514 842-2112 • 1 866 842-2112

514 489-7444 • 1 877 489-7444 • FESTIVALMONTREAL.ORG

TD

POWER CORPORATION OF CANADA

Hydro Québec

Domtar

DNV

The Bank of Montreal

Classical New England

Musicians' P&I

PAZZZ

98.5

SAO

Delta 2000

ISRAEL

TOTEM

LE DEVOIR

LA VITRINE

Québec

Montréal

Canada

Commissariat

Canada

CULTURE DE VISU

Quand les communications font l'œuvre

Verticale s'oppose aux diktats du marketing de la culture avec quatre projets hors les murs

DAYLIGHT.2014

Laurent Lévesque
CIRCULAIRE

Joshua Schwebel
ÉGÉRIE

Sandra Lachance

TERRE DES FESTIVALS

Marc-Antoine K. Phaneuf
Verticale – centre d'artistes,
369, boul. des Laurentides,
Laval, jusqu'au 26 avril. Du
jeudi au samedi de 13 h à 18 h.

MARIE-ÈVE CHARRON

Il faut du courage pour maintenir une programmation hors les murs, et la galerie Verticale continue d'en faire la démonstration. Le centre d'artistes sis à Laval, le seul de son espèce sur ce territoire, diffuse de front quatre projets différents, dont la durée et les modes de visibilité varient. Les formes mêmes d'activités artistiques soutenues par la galerie mettent à mal les conditions pour les diffuser et, de ce fait, contrecarrent les stratégies habituelles de communication pour les promouvoir. Cela constitue en soi une résistance face aux diktats toujours plus insistants du marketing de la culture.

Trois des projets prennent justement à bras-le-corps les circuits de communication com-



ALEXIS BELLAVANCE

Vue sur le projet *Terre des festivals* de Marc-Antoine K. Phaneuf.

merciale et événementielle. Affiches publicitaires, néons commerciaux et circulaires sont les supports empruntés et mimés respectivement par Marc-Antoine K. Phaneuf, Joshua Schwebel et Laurent Lévesque dans des projets disséminés dans la ville, qui trouvent toutefois jusqu'au 26 avril un point de chute dans un local commercial du boulevard des Laurentides.

L'espace occupé temporairement par Verticale donne à voir une partie des projets dont l'intégralité demeure toutefois insaisissable. Tant dans son processus que dans son thème, le projet de la quatrième artiste, Sandra Lachance, fait cependant exception. Elle a proposé une séance de photomaton à des malades du cancer, leur permettant ainsi de s'inventer un personnage devant la caméra. Réalisé en amont de l'exposition en partenariat avec le Centre intégré de cancérologie de Laval, c'est le résultat en photogra-

phies qui est livré au regard. La série de photos soulève des enjeux bien à elle sur lesquels le contexte d'exposition ne donne qu'un aperçu. Les trois autres projets attirent l'attention dans une direction autrement plus stimulante.

De festivals en circulaires

Du projet *Terre des festivals* de Marc-Antoine K. Phaneuf, il est possible de voir un échantillon dans le local. Apprécier ici des affiches faisant la promotion de festivals farfelus ne laisse aucun doute sur leur caractère fictif. L'absurdité des événements annoncés, telle cette « *journée lavalloise de la gadoue* », amuse tout comme le fait d'imaginer la perplexité des autres personnes qui, elles, verront par hasard les affiches sur les babillards de la ville. Ces canulars trouvent leur efficacité en empruntant l'esthétique de l'affichage amateur ou de facture com-



LAURENT LÉVESQUE

Laurent Lévesque, *Daylight 17:34. L'unifamiliale* (vue de l'installation).

merciale sans qu'il y ait d'événement qui y soit réellement rattaché. Le processus exagère le phénomène suivant lequel la fabrication de l'image fait le produit, une stratégie de plus en plus poussée dans la mise en marché des expositions dans les grands musées.

La formule du festival est d'ailleurs prisee par l'industrie de la culture. Laurent Lévesque opère dans un registre voisin avec ses néons commerciaux montés sur un panneau qu'il installe à différents endroits de la ville et, pour l'actuel et 4^e volet du projet, dans la vitrine du local. Les puissantes lumières, ouvertes de jour comme de nuit, sont une évocation immédiate des supports publicitaires qui pululent sur le boulevard des Laurentides. À l'intérieur, un document vidéo, plus impressionniste qu'objectif, compile en images la preuve des autres interventions qui, de bunga-

low en édifice agricole, ont révélé par des contrastes plus grands avec leur contexte la vacuité de ses néons. Se jouait alors davantage une interaction formelle avec l'architecture et la lumière naturelle.

Si le volet actuel de Lévesque se rend physiquement accessible en occupant un local ouvert aux visites, ce n'était pas le cas de tous les volets précédents. D'autres volets défilèrent jusqu'en décembre 2014, et avec eux la mise en lumière des frontières labiles entre les espaces domestiques et commerciaux.

Ces frontières, Joshua Schwebel les problématise admirablement avec son projet *Circulaire*. Il a reproduit à la main une circulaire publicitaire d'un magasin à grande surface, qu'il a ensuite fait imprimer en de multiples exemplaires, de façon à les distribuer dans les sacs publicitaires des résidents de son quartier. Rien ne vient

indiquer aux consommateurs comment cette circulaire, périmée au demeurant, a pu atterrir là. Nulle trace de celle-ci non plus au local d'exposition, où ne figure que l'affiche du commanditaire ayant permis à l'artiste d'imprimer son projet. Il suggère ainsi que la production manuelle de l'artiste n'établit en rien la valeur artistique d'un objet, mais que la commande ayant rendu possible sa mise en œuvre peut, elle, être élevée au statut d'art. En somme, Schwebel confine à l'invisibilité sa réalisation et fait du commanditaire le coauteur bien en vue de son travail. Dans ce retournement de valeurs et de positions, l'artiste conceptuel rend patents les enjeux entourant la diffusion de projets hors du champ de l'art et par extension la pertinence de Verticale en terrain lavallois.

Collaboratrice
Le Devoir

PAPIER
14

FOIRE D'ART
CONTEMPORAIN
D'ŒUVRES
SUR PAPIER

CONTEMPORARY
ART FAIR
OF WORKS
ON PAPER

25 - 27 avril 2014

Quartier des spectacles – Montréal
au coin des rues Sainte-Catherine et Clark
papiermontreal.com

Assistez aux nombreuses tables rondes et visites guidées quotidiennes offertes gratuitement aux visiteurs de Papier14 !

De Visu : la critique d'art aujourd'hui
présentée par Le Devoir

Le samedi 26 avril à 16 h

Avec Marie-Eve Charon, historienne de l'art et critique au quotidien *Le Devoir*;
Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au MBAM; Anne-Marie Bouchard,
historienne de l'art et Stéphane Baillargeon (modérateur), journaliste au quotidien
Le Devoir

La critique d'art à l'époque des Salons des XVIII^e et XIX^e siècles avait une influence considérable sur l'appréciation des œuvres par le public. A-t-elle le même statut aujourd'hui ? Cette table ronde a pour objectif de générer une réflexion sur le rôle actuel de la critique d'art au Canada. Elle examinera ses nouvelles plateformes et, plus largement, la place dédiée aux arts visuels dans les médias, ainsi que son influence sur le rayonnement et la carrière des artistes.

* Entrée libre / places limitées

Présenté par

BANQUE
NATIONALE
GESTION PRIVÉE 1859

Domtar

Collection
Loto-Québec

Montréal

CANADIANART

LE DEVOIR
Libre de penser

HÂTEZ-VOUS! PLUS QUE 2 SEMAINES!

PETER
DOIG
NULLE TERRE ÉTRANGÈRE

BILLETS À 1/2 PRIX*
LES MERCREDIS SOIRS

*Applicable à l'achat d'un billet au prix
courant de 20 \$, de 17 h à 21 h.

GRATUIT POUR LES ENFANTS
DE 12 ANS ET MOINS

Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Une présentation de

RBC

En collaboration avec

Joe
FRESH

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

Achetez vos billets
MBAM.QC.CA/DOIG

M
MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et les National Galleries of Scotland, Édimbourg, Peter Doig, *Red Boat (Imaginary Boys)* [Bateau rouge (Garçons imaginaires)] (détail), 2004. Collection particulière, avec l'aimable concours de la Michael Werner Gallery, New York et Londres. Photo Jochen Littkemann

CULTURE DE VISU



CAROLINE HAYEUR

Deux portraits tirés de l'exposition *Adoland* de Caroline Hayeur, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges: Zoé, 14 ans, Montréal et Hélo, 57 ans, Laval.

Incubateurs de personnalité

Caroline Hayeur plonge dans la psyché adolescente avec le projet photographique *Adoland*

ADOLAND

De Caroline Hayeur, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, jusqu'au 27 avril.

JÉRÔME DELGADO

Les couleurs bonbons des bordures des images ne trompent pas. Le projet photographique *Adoland*, de Caroline Hayeur, prend bel et bien racine dans le monde de l'adolescence, ses rêves, ses illusions, ses saveurs de Smarties. Mais comme cette photographe-reporter indépendante et membre de l'agence Stock Photo, ne fait rien en superficie, l'exposition montée pour l'occasion à la Maison de la culture Côte-des-Neiges ne montre pas que le beau côté des choses. Il y a aussi un revers à la médaille.

Adoland propose une incursion dans les chambres à coucher, dernier rempart de fantaisie et de liberté avant l'entrée dans les vraies affaires de l'âge adulte. Le projet repose sur 30 portraits d'ados d'aujourd'hui et d'hier. Entre «*Es-ther, 11 ans, Chibougamau*» et «*Hélo, 57 ans, Laval*», le parcours suit la courbe du temps et s'arrête dans des niches toutes aussi différentes les unes que les autres. On y trouve la chambre désordonnée, comme la rangée, la classique tapissée d'accessoires à l'effigie de starlettes du moment (ici One Direction), comme la dénuée de tout décor.

L'accrochage, simple mais efficace, suit l'ordre des générations, à la manière des œuvres qui ratissent large — pensons à la série *100 Jahre*, de l'Allemand Hans-Peter Feldmann, présentée à Montréal par le Mois de la photo 2011. L'alternance, irrégulière, entre les diptyques, à la verticale, et les photos uniques donne du rythme à cet ensemble qui se veut tout sauf monotone.

Ce n'est pas la première fois que Caroline Hayeur, qui a acquis sa renommée avec un projet sur le rave (*Rituel festif*, 1997), s'immerse dans l'univers déjanté de la jeunesse. Cette aisance à approcher ses sujets se traduit même lorsqu'elle arrive à photographier les plus gênés d'entre eux.

La dimension documentaire du travail de Caroline Hayeur s'accompagne nécessairement d'une narration forte. Dans *Adoland*, elle concerne d'abord les commentaires des gens photographiés, intégrés à même la photo. Ils nous plongent, en pensée et dans le concret, dans leur intimité propre. Dans leur présent et dans leur avenir pour certains, dans leurs souvenirs pour les autres. Le fil narratif

qui s'ensuit prétend dès lors qu'on est — et restera — tous, toujours un peu adolescents.

Si le texte a ce potentiel révélateur, il agit aussi par opposition à l'image. Un sourire cache parfois un drame; un incense pour l'une, un incendie pour l'autre. Le malheur d'être fille de divorcés fait le bonheur d'avoir deux nids, un petit pour s'isoler, un grand pour socialiser, comme le prétend Pétronille. Malika, à 15 ans, rêve de décorer davantage sa chambre, qui se démarque pourtant par un garde-robe peint à la manière d'un *dripping* de Jackson Pollock.

Il découle de cette suite de visites privées un profond attachement au cordon familial. Les jeunes semblent reconnaissants à leurs parents; il y a de l'amour dans l'air. Certes, l'artiste n'a peut-être eu d'autre choix que de prendre des cas sains. En ouvrant cependant la porte sur l'adolescence des

«vieux», elle montre cette période de la vie comme un moment charnière. Ceci peu importe les sentiments: que l'on revienne à la maison familiale avec l'envie de dormir dans le lit simple, et laisser le chum en dehors de la chambre, comme le fait Isabelle, ou que l'on ait fait table rase du passé.

Le d'«où venons-nous» et le «qui sommes-nous» trouvent réponse dans ces incubateurs de personnalité que sont les chambres d'ados. Espaces clos en apparence, ils ouvrent, à travers la

caméra de Caroline Hayeur, sur de multiples horizons.

L'expo *Adoland* est complété par un immense babilard où l'on est invité à laisser une part de nous, une trace de notre adolescence. L'artiste elle-même y figure à travers une multitude de ses vieux autoportraits. Ailleurs, sa sœur Isabelle, cinéaste, témoigne de leurs expériences de jeunesse vécues presque en siamoises. Et sur cinq tablettes numériques, avec écouteurs couleurs Smarties, Caroline

Hayeur offre un condensé de ses rencontres où l'on retrouve notamment, en accéléré, le grand ménage qu'un Victor fait de sa chambre. Cette rapide transformation est-elle le grand fantasme de l'ado ou de ses parents? Ça, *Adoland* ne le dit pas. Il y a aussi une grande part

du conte, dans cette expo bonbon, plutôt émouvante.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi: D'autres portraits tirés d'*Adoland*. ledevoir.com/culture/arts-visuels

En ouvrant la porte sur l'adolescence des «vieux», la photographe montre cette période de la vie comme un moment charnière

Lancement de la saison
MONTREAL - 4 mai
Art - littérature - théâtre **COMPLET**
SHERBROOKE - 17 mai
Sculpture d'Alfred Laliberté
Festival des fromages fins du Québec
VICTORIAVILLE - 14 juin
Musique du **Festival du Centre d'arts Orford**
à **SAINT-BENOÎT-DU-LAC** - 5 juillet

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

LAURÉAT DU LION D'OR À LA BIENNALE DE VENISE 2011
LE CHEF-D'ŒUVRE DE CHRISTIAN MARCLAY
THE CLOCK
JUSQU'AU 20 AVRIL
EXPOSITION ORGANISÉE PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

DERNIER WEEK-END AU MAC
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
MÉTRO PLACE-DES-ARTS WWW.MACM.ORG

PRÉSENTÉ POUR
UNE DERNIÈRE FOIS EN PROJECTION CONTINUE DE 24 H
LE 19 AVRIL À COMPTER DE 18H

CRÉDITS: CHRISTIAN MARCLAY, THE CLOCK, 2010. INSTALLATION VIDEO À CANAL UNIQUE, DURÉE: 24 HEURES.
ACHAT DE 2011 GRÂCE À L'APPEL BÉNÉVOLE DE JAY SMITH ET LAURA RAPP, ET DE CAROL ET MORTIN RAPP (TROBON). ACQUIS CONJOINTEMENT PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA ET LE MUSÉE D'ARTS (TROBON). CHRISTIAN MARCLAY, PHOTO DE L'INSTALLATION: BEN WESTBY, AVEC L'AUTORISATION DE WHITE CUBE ET PAULA COOPER GALLERY (NEW YORK).

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada
Collection 35
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

BANQ

4 nouvelles expositions

Jean Paul LEMIEUX

Alfred PELLAN

Fernand LEDUC

Jean-Paul RIOPELLE

Musée national des beaux-arts du Québec **MNBAQ.ORG**
Partenaire des activités
Hydro Québec **DELTA QUÉBEC**

Les expositions Quatre figures de l'art moderne au Québec ont bénéficié d'une contribution financière du ministère de la Culture et des Communications • Jean Paul Lemieux, *Les Uraines* (détail), 1951. Huile sur toile, 61 x 76 cm. Coll. MNBAQ, achat lors du concours artistique de la province de Québec en 1951 • Jean Paul Lemieux, 1973. Photo: Jean-Marie Villeneuve • Alfred Pellan, *Citrons ultra-violet* (détail), 1945. Huile, feuille d'or et peinture fluorescente sur toile, 208 x 167,3 cm. Coll. MNBAQ • Succession Alfred Pellan / SORAC (2014) • Alfred Pellan, 1968. Photo: André Le Coz • Fernand Leduc, *Jaune* (détail), 1962. Huile sur toile, 162,4 x 129,8 cm. Promesse de don de l'artiste • Fernand Leduc / SORAC (2014) • Fernand Leduc, 1987. Photo: Richard-Max Tremblay • Jean-Paul Riopelle, *Poussière de soleil* (détail), 1974. Huile sur toile, 252 x 246,3 cm. Coll. MNBAQ • Succession Jean-Paul Riopelle / SORAC (2014) • Jean-Paul Riopelle, 1978. Photo: Basil Zarov

CULTURE › MUSIQUE

HIBOU

SUITE DE LA PAGE E 1

qui sortent de là. Fondamentalement, ça change le son, je compose des chansons que je n'aurais jamais écrites à la guitare. La progression d'accords, les mélodies, c'est complètement différent. Je fais de l'émulation d'autres choses, tsé, on fait un peu toujours ça. Là, en étant au piano, je suis plus en train d'imiter, je sais pas, Joni Mitchell, Carole King, ou des affaires classiques de piano que je connais. Ou alors je vais faire des affaires très simples, à propos desquelles à la guitare j'aurais dit: "C'est trop simple!" Mais comme je suis pas bon au piano, ben je trouve ça ben assez compliqué!

Ses références ne sont visiblement pas anodines. C'est qu'à force d'écouter *Ornithologie*, un certain esprit difficile à nommer flotte un peu partout, surtout avec les voix de filles en harmonie à la Cohen qui survolent l'album. Un air fleur bleue? Une once de kitsch? Une réminiscence de pattes d'éléphant? Ça s'éclaire donc, en toute logique, avec l'angle plus joyeux du disque.

«Je pense que c'est dans l'ADN même des accords et des mélodies plus que dans les arrangements. Le choix des vents et des voix de filles va dans ce sens-là, mais quand j'ai composé, des fois je faisais des choix d'accords et je me disais: "Hé boy, c'est cheezy un peu... mais c'est pas pire!"» Du genre? Ne les cherchez pas au premier degré dans l'album, prévient Philippe B, mais il entend quelque chose de «très fin 1960, début 1970», à la Véronique Sanson, «même en blague quelqu'un comme Elton John». «C'est comme de la pop



PHOTOS VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Le premier degré, ne le cherchez pas dans l'album, prévient Philippe B.

acoustique, qui avait une couleur, un côté un peu jazzy. Je pense aussi à certaines tounes de Paul Simon, de son album *Still Crazy After All These Years*. En soi, j'aurais pu faire les chansons sans ces moments-là, mais j'ai choisi clairement d'évoquer des trucs. Parce que j'aime ça, dans le fond.» Et un hibou amoureux doit écouter son cœur!

Le Devoir

ORNITHOLOGIE, LA NUIT
Philippe B
Bonsound
En magasin le 22 avril



D Voir La vidéo Philippe B raconte et chante dans laquelle le guitariste, à l'invitation du *Devoir*, décortique et interprète la version acoustique de sa nouvelle pièce *Calorifère*. ledevoir.com/culture/musique

CINÉMA

Une autre griffe

Avec *Une autre vie*, le cinéaste français Emmanuel Mouret explore un univers étranger à son ironie légère: le mélodrame

UNE AUTRE VIE
Réalisation et scénario: Emmanuel Mouret. Avec Joe Starr, Virginie Ledoyen, Jasmine Trinca, Stéphane Freiss, Ariane Ascaride. Image: Laurent Desmet. Montage: Martial Salomon. Musique: Grégoire Hetzel. 95 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le Français Emmanuel Mouret (*Changement d'adresse*, *L'art d'aimer*, etc.), digne héritier de Rohmer, également proche du théâtre de Molière, qu'on croyait abonné pour toujours aux comédies romantiques à la fois légères et épicées, change de ton.

Une autre vie lui ressemble encore pourtant, avec ses plongées sentimentales, décortiquées sans fin, mais il a délaissé sa signature de fine ironie en entrant de plain-pied dans le mélodrame. Le genre l'attirait. Lui qui professe une admiration pour Douglas Sirk voulait explorer les conséquences de l'amour fou, entre responsabilités et remords, débouchant sur une éthique de vie.

Les classes sociales, si importantes en France, sont au cœur de ce film tourné dans le Midi — la région d'Hyères —, Mouret délaissant le confort du macadam parisien.

Par ailleurs, lui qui se met souvent en scène dans le rôle de l'amant lunaire s'est offert un alter ego aux antipodes de son type, avec le rappeur Joe Starr à gueule de dur (vu dans *Polisse*, *La marque des anges*). Pour Jean, ouvrier à la petite semaine, heureux de son sort, en couple avec son amie d'enfance Dolorès (Virginie Ledoyen), la mécanique de son avenir semble fixée jusqu'au jour où il fait des travaux chez



K-FILMS AMÉRIQUE

Emmanuel Mouret peine à tirer des émotions des personnages d'*Une autre vie*, malgré le mélodrame dans lequel baigne l'histoire.

Aurore (Jasmine Trinca), une belle pianiste en panne d'inspiration, femme de culture et de grande classe, surveillée par son frère (Stéphane Freiss) avec un zèle de cerbère. Coup de foudre, oui, mais que faire? Le parti pris très intellectuel de Mouret, qui s'aventure dans le premier degré des sentiments pour la première fois, ne dynamise guère les élans amoureux composés en triangle.

Si Joe Starr, étonnant, s'affirme comme un acteur beaucoup plus sensible et intérieur que ses rôles précédents ne le laissent deviner, et si Virginie Ledoyen en amazone qui défend son territoire à griffes et à dents impose son profil de mante religieuse, Jasmine Trinca demeure pâlotte face à ses partenaires. Cette histoire, devant les flots bleus et les pluies d'automne, porte une

mélancolie, vouée, par les scrupules des amoureux face à Dolorès et par les codes trop différents de leurs milieux respectifs, à l'échec.

Le cinéaste funambule, en redescendant sur terre, a égaré ce ton qui trouvait écho dans sa fantaisie et sa peur du sérieux, perdant un regard assez unique. Cette fois, plus proche de Truffaut, mais moins à l'aise que lui dans le mélodrame de haut niveau, il pose des jalons intéressants: un décor à la fois idyllique et inquiétant, une personnalité ténébreuse, celle de Dolorès qui tire les ficelles du destin. Il humanise Joe Starr, mais peine à tirer des émotions de ses personnages, demeurant en retrait, raide, intimidé par ce nouveau créneau sans doute.

Le Devoir

pentaèdre

Harpe enchantée

Un concert « Musique au salon »
en compagnie de la fabuleuse harpiste Valérie Milot

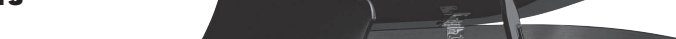
Œuvres de Debussy, Ravel, Fauré, Devienne,
Taffanel, Barbotou

Vendredi 25 avril 2014
17h – Formule bouchées/vin
20h – Formule chocolats/porto

Salle Tudor, Ogilvy
1307, rue Sainte-Catherine ouest,
5^e étage

Billets – concert/gastronomie :
40 \$ - 35 \$ - 20 \$
Billets – concert (places limitées)
30 \$ - 25 \$ - 10 \$

514.270.2558
www.pentaedre.com >> La Boutique
www.admission.com



Sur la scène, contre l'époque

La saison des spectacles est encore jeune, mais on sait déjà que Philippe B fera son lancement au Lion d'Or ce mardi, avant d'être au Cercle à Québec le 10 mai et aux FrancoFolies de Montréal le 19 juin, au Gesù. Idéalement, sur scène, il veut mettre l'accent sur les voix de filles et les vents plutôt que sur la basse ou les percussions. «C'est l'affaire qui est typée, qui donne la vraie couleur à l'album. Pour moi, c'est plus payant comme proposition de spectacle. C'est complètement contre l'époque, mais c'était pas pensé comme ça. Je me suis retrouvé là pour les bonnes raisons, par hasard, par instinct.»

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN
LA SAISON DES DÉCOUVERTES
2014 - 2015

ABONNEZ-VOUS
À partir de 128 \$

ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM | 514 598-0870

Salle Bourgie
La Fondation Arte Musica présente

MUSICIENS DE L'OSM
Vendredi 25 avril \ 18 h 30
Classicisme européen
MOZART Quatuor à cordes n° 19, K. 465 « Les Dissonances »
BEETHOVEN Quatuor à cordes n° 10, opus 74, « Les Harpes »

LES VIOLONS DU ROY
Vendredi 2 mai \ 19 h 30 et Samedi 3 mai \ 19 h 30
Bernard Labadie, chef
Kersten McCall, flûte solo
de l'Orchestre Royal du Concertgebouw
Un brillant concert avec flûte!
MOZART Concerto pour flûte n° 1, K. 313
BACH Suite pour flûte et orchestre, BWV 1067
HAYDN Symphonie n° 22, Hob. I:22

AIMEZ-VOUS BRAHMS ?
Mercredi 7 mai \ 19 h 30
INVITÉ : MARTIN BEAVER, VIOLON
MOZART Quintette pour cor et cordes, K. 407
BRAHMS Trio pour piano, violon et cor, opus 40
BRAHMS Quatuor pour piano et cordes n° 1, opus 25

sallebourgier.ca \ 514-285-2000, option 4

Un concert « Musique au salon »
en compagnie de la fabuleuse harpiste Valérie Milot

Œuvres de Debussy, Ravel, Fauré, Devienne,
Taffanel, Barbotou

Vendredi 25 avril 2014
17h – Formule bouchées/vin
20h – Formule chocolats/porto

Salle Tudor, Ogilvy
1307, rue Sainte-Catherine ouest,
5^e étage

Billets – concert/gastronomie :
40 \$ - 35 \$ - 20 \$
Billets – concert (places limitées)
30 \$ - 25 \$ - 10 \$

514.270.2558
www.pentaedre.com >> La Boutique
www.admission.com

SOLDE DE PIANOS
À L'ÉCOLE DE MUSIQUE VINCENT-D'INDY

DU 17 AU 19 AVRIL 2014
628, CHEMIN DE LA CÔTE SAINTE-CATHERINE, OUTREMONT
Ouvert de 9h à 21h jeudi et vendredi ainsi que de 9h à 17h samedi

PRENEZ RENDEZ-VOUS DÈS MAINTENANT AVEC NOS EXPERTS
ET PROFITEZ DE CONSEILS PERSONNALISÉS!

- UN CHOIX PARMi PLUS DE 60 MODÈLES DE PIANOS DROITS ET À QUEUE
- PIANOS À PARTIR DE SEULEMENT 1295*

514 380-3113 ou 1 877-371-2323
infopiano@archambault.quebecor.com

Une présentation de
ARCHAMBAULT YAMAHA VINCENT-D'INDY

L'ART DE VOUS DIVERTIR ARCHAMBAULT

CULTURE › CINÉMA



FILMS SEVILLE

Bien que la caméra d'Annie St-Pierre reste neutre, il se dégage de son film une certaine nostalgie.

Elles tissaient, tissent et tisseront

FERMIÈRES

Scénario et réalisation : Annie St-Pierre. Photo : Geneviève Perron, Marie Davignon, Jessica Lee Tremblay. Montage : Myriam Magassouba. Musique : Philippe Brault. Québec, 2013, 81 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Fermières ne dresse pas tant l'historique du Cercle des fermières qu'il en brosse un portrait contemporain. Sorte d'état des lieux de la vénérable association, le plus récent long métrage documentaire d'Annie St-Pierre (*Migration amoureuse*) se conjugue parfois au passé, certes, mais le fait toujours dans l'optique d'éclairer le présent de ses quatre protagonistes qui, si elles n'ont plus la vocation de fermière, en

possèdent encore l'âme.

En guise de préambule, Annie St-Pierre rappelle les grandes lignes de l'histoire du Cercle des fermières, qui fut fondé en 1915 par le ministère de l'Agriculture. «*La maîtresse*

Chaque protagoniste représente une facette du Cercle des fermières (organisation, transmission, préservation, participation)

de maison doit être une femme de tête, cultivée et débrouillarde, préparée aux vertus et aux tâches domestiques», pouvait-on alors lire dans les journaux. D'où le mandat de l'association d'offrir aux femmes un lieu d'échange et de perfectionnement afin, justement, de s'ins-

truire et de se perfectionner dans lesdites tâches domestiques. Évidemment, ces visées furent vite transcendées.

Filmé en 2011 et en 2012, *Fermières* suit Yolande, la présidente sortante, Anne-Marie, une membre docteurante qui s'est spécialisée dans l'histoire du Cercle, Thérèse, une octogénaire qui continue d'entretenir les métiers à tisser de son village, et Francine, inscrite dans dif-

férents concours artisanaux et culinaires organisés par sa section régionale, puis provinciale. Chacune représente une facette du Cercle des fermières (organisation, transmission, préservation, participation); toutes mettent en évidence la dimension solidaire et

coopérative de l'association.

Bien que la caméra d'Annie St-Pierre reste neutre, il se dégage de son film une certaine nostalgie, comme la certitude d'assister à la fin de quelque chose. Il est vrai, le «*membership*» décline inexorablement depuis 1987, année la plus faste de l'association. Cela étant, peut-être est-il trop tôt pour sonner le glas du Cercle des fermières, qui peut encore compter sur le dévouement et la passion de femmes comme Thérèse. Dans un hommage à cette dernière, sa fille lui écrit d'ailleurs: «*Thérèse a tissé, tisse et tissera tant qu'il y aura du fil...*»

Sans doute peut-on en dire autant du Cercle des fermières. C'est en tout cas la grâce qu'on lui souhaite.

Le Devoir

Plus brouillon que vraiment libre

LE WEEK-END (UN WEEK-END À PARIS)

De Roger Michell. Avec Jim Broadbent, Lindsay Duncan, Jeff Goldblum, Oly Alexander, Xavier de Guillebon. Scénario : Hanif Kureishi. Image : Nathalie Durand. Montage : Kristina Hetherington. Musique : Jeremy Sams. Grande-Bretagne, France, 2013, 93 minutes.

MARTIN BILODEAU

Sans être raté, *Le week-end* n'est malheureusement pas à la hauteur des attentes qu'il inspire. Cette comédie sentimentale marque en effet les retrouvailles professionnelles de l'écrivain et scénariste anglais Hanif Kureishi (*My Beautiful Laundrette*, *Sammy and Rosie Get Laid*), spécialiste de la comédie humaine, et du cinéaste Roger Michell (*Notting Hill*, *Hyde Park on Hudson*), un humaniste aux tendances béhavioristes. En tandem, ils ont signé deux jolies réussites: *The Mother*, histoire d'amour crève-cœur qui avait révélé Daniel Craig, et *Venus*, qui marquait le chant du cygne du grand Peter O'Toole dans la peau d'un vieil acteur mourant obnubilé par une adolescente vulgaire.



TVA FILMS

Jim Broadbent et Lindsay Duncan incarnent un couple fané qui laisse les déceptions et les rancunes remonter à la surface.

Ces deux films possédaient une parenté de sujet (les amours intergénérationnelles) et de ton (doux-amer tirant sur le tragicomique) moins présente dans ce nouvel opus dont l'action, passé un travelling arrière inaugural dans le couloir de l'EuroStar, se déroule entièrement à Paris.

Un couple d'intellectuels de

la classe moyenne de Londres, du genre qu'on rencontre souvent chez Mike Leigh, est venu y célébrer ses trente ans de mariage. Mais qu'y a-t-il vraiment à fêter? Lui (Jim Broadbent), professeur de philosophie aux ambitions refoulées, angoisse à l'approche de la retraite. Elle (Lindsay Duncan), enseignante, rêve de

liberté, avec ou sans lui. Leur Tanguy vient de quitter la maison, mais il ne fait rien de sa vie. Dans ce musée à ciel ouvert, dont tous les charmes ont été soigneusement préservés depuis sa lune de miel, le couple qui s'est fané sous le poids des années laisse les déceptions et les rancunes remonter à la surface. Jeff Goldblum, en grande forme dans la peau d'un écrivain américain populaire et fat, fera sans le vouloir craquer le mur.

Soutenus par les excellents Jim Broadbent et Lindsay Duncan, les deux auteurs rendent bien l'usure du couple et demeurent honnêtes quant à ses chances de survie. Le récit, en revanche, manque de cohérence. Inspirés par *Bande à part* de Jean-Luc Godard, ouvertement cité à deux reprises dans le film, Kureishi et Michell en revendiquent les partis pris d'écriture, de ton, de mise en scène. Mais au final, leur film aux ellipses abruptes, à la caméra flottante, à la partition mixant bal musette et jazz façon Miles Davis, a l'air plus brouillon que vraiment libre.

Collaborateur
Le Devoir

Polar fou qui devient trop sage

Avec *Dom Hemingway*, Richard Shepard, malgré plusieurs bons éléments, finit par s'enfoncer dans les bons sentiments

DOM HEMINGWAY

Réalisation et scénario : Richard Shepard. Avec Jude Law, Demian Bichir, Richard E. Grant, Emilia Clarke, Jumayn Hunter, Madalina Diana Ghenea, Kerry Condon, Nathan Stewart-Jarrett. Image : Giles Nutgens. Montage : Dana Congdon. Musique : Rolfe Kent. Grande-Bretagne, 2013, 93 minutes.

ODILE TREMBLAY

Richard Shepard est un cinéaste new-yorkais qui aime tourner à l'étranger: *The Matador* à Mexico, *The Hunting Party* dans les Balkans.

Avec sa comédie noire *Dom Hemingway*, il réalise un film britannique, filant entre Londres et la Côte d'Azur. Jude Law le porte en grande partie sur ses épaules, en repris de justice, un dur qui n'a dénoncé personne durant sa captivité et entend bien récolter son dû payé fort cher: 12 ans de prison, sa femme morte après l'avoir renié, une fille qui ne veut plus entendre parler de lui, etc.

Dom Hemingway est le type de film qui avait beaucoup pour lui, mais se perd en cours de route. Dommage! Car le super-démarrage, avec plan-séquence fixe et délire érotique du héros, cognait ferme. Performance de Jude Law donc (*The Talented Mr. Ripley*, *Sherlock Holmes*, etc.), ici dans le rôle-titre, tout en concentration brutale avec sourire caché derrière. Ajoutez la suave composition de Richard E. Grant (*The Age of Innocence*, *Gosford Park*) en ami du héros

au flegme tout britannique.

À saluer également: les excellents décors avec l'art moderne (spectaculaires portraits de visages de singes) mis à contribution dans le mas provençal où un chef mafieux, M. Fontaine (Demian Bichir), reçoit les deux hommes. Le cinéaste joue avec les clichés du polar à l'ancienne, et Dom Hemingway boit, cogne et se tape des prostituées à qui mieux mieux.

La comédie noire comprend, comme il se doit, une femme fatale (Madalina Diana Ghenea) copine du chef et convoitée par Dom Hemingway. Tout cela est mené assez rondement durant la première moitié du film, sur scène apothéose d'un accident filmé avec des trouvailles de ralents bien orchestrés. Les influences britanniques, humour en prime, avec clins d'œil au *Danny Boyle* de ses débuts dans le traitement cinématographique, sont les bienvenues.

Mais plus le film avance, plus le côté convenu américain prend le dessus, et les scènes avec sa fille (Emilia Clarke, fadasse) que le maftrat veut reconquérir en devenant un bon garçon ennuient ferme. Richard Shepard a laissé filer ses personnages, son montage et son scénario, sans maintenir la tension et le ton cinglant, et son *Dom Hemingway* échoue à se démarquer de la foule de films du genre qui fleurissent depuis tant de décennies. À la fin, il ne cherche qu'à plaire, mais était-ce bien l'effet désiré?

Le Devoir



FOX SEARCHLIGHT

Dom Hemingway, mettant en vedette Jude Law, échoue à se démarquer de la foule de films du genre qui fleurissent depuis tant de décennies.

«AH, ÇA FAIT DU BIEN UNE COMÉDIE POLICIÈRE RÉUSSIE, ORIGINALE, DIALOGUÉE AVEC BONHEUR ET BIEN JOUÉE!»
- Le Parisien, Pierre Vasseur

«ÇA FONCTIONNE À MERVEILLE GRÂCE À DES RÉPLIQUES SAVOUREUSES»
- aVoir-aLire.com, Bruno Rit

JE FAIS LE MORT

UNE COMÉDIE DE JEAN-PAUL SALOMÉ

FRANÇOIS DAMIENS
GÉRALDINE NAKACHE
LUCIEN JEAN-BAPTISTE

axiafilms.com

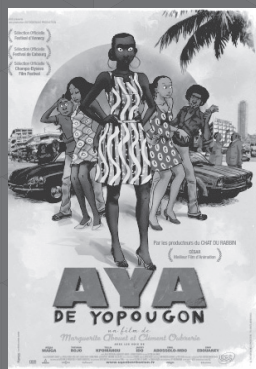
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN
2396, Beaubien E., 514-721-6060

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

30^e Festival international de
CINÉMA
VUES D'AFRIQUE
25 avril au 4 mai 2014

Cinémathèque québécoise
Ancien Cinéma ONF
Cinéma Excentris



La soirée inaugurale du vendredi 25 avril, 19H00

Avec la projection de AYA DE YOPOUGON, de Marguerite Abouet et Clément Oubrerie

Au Cinéma Impérial
1430 de Bleury, Montréal, H3A 2J1

www.vuesdafrique.org

Entrée

20 \$ pour le grand public
Gratuit pour les membres Vues d'Afrique

CINÉMA

Klapisch dans la cohue de New York

Douze ans après *L'auberge espagnole*, neuf ans après *Les poupées russes*, le cinéaste renoue avec ses personnages dans *Casse-tête chinois*

ODILE TREMBLAY

Cédric Klapisch rappelle qu'il a découvert Romain Duris avant de le lancer dans son premier long métrage, *Le péril jeune* (1994). « On est allés le chercher dans la rue. Il ne voulait pas faire de cinéma. Aujourd'hui, on voit ce qu'il a apporté, ce non-acteur: une grâce, une cinégenie, du glamour. Tout le monde s'identifie à lui. Je suis heureux de l'avoir rencontré. »

Vieux couple au cinéma donc (sept films ensemble) que celui formé par Duris et le cinéaste d'*Un air de famille* et de *Chacun cherche son chat*. L'acteur tient la vedette dans le triptyque *L'auberge espagnole* (2002), *Les poupées russes* (2005) et *Casse-tête chinois*, son dernier volet, à l'affiche chez nous vendredi prochain. « Un bon acteur est inépuisable. Et on peut éprouver des surprises avec les personnes avec qui on vit depuis 40 ans... » Klapisch estime que l'aventure ressemble à *Seven Up!*, ce documentaire où les gens prennent sept ans d'un volet à l'autre. « Dans *L'auberge espagnole*, l'appartenance des personnages apportait une image de l'Europe. Ici, je crée un face à face entre l'Europe et l'Amérique. Sur la planète, l'évidence américaine ne se fait pas sentir comme avant. »

Audrey Tautou ne déteste



FILMS SÉVILLE

Cédric Klapisch

pas revisiter un rôle: « À 35 ans, on pense qu'on en a toujours 20, dit-elle, mais tout change, bien entendu. Le premier jour du tournage de *L'auberge espagnole* correspondait à la sortie en salle d'Amélie Poulin. Au début de la journée, personne ne me connaissait. À la fin de l'après-midi, on me dévisageait. J'ai perdu ma naïveté à travers le succès de ce film. »

En commençant l'écriture de *Casse-tête chinois*, Klapisch a compris qu'il ne pouvait fonctionner sur le moteur des deux autres. « Les deux premiers volets ont été conçus dans l'urgence de voler la jeunesse des personnages. Cette fois, mes hé-

ros ont 40 ans et ils ont perdu leur côté chien fou. Il a fallu que je sois moi-même plus mûr. Tous trois racontent notre époque avec la mondialisation. »

Deux ans plus tôt, il avait revu ses acteurs fétiches: Romain Duris, Audrey Tautou, Cécile de France, Kelly Reilly, s'ajustant à leurs disponibilités pour le tournage. Autre casse-tête.

Au départ, le cinéaste avait désiré tourner ce film en Chine, mais c'était compliqué. « L'homosexualité est taboue là-bas. » Alors, le Chinatown de New York a pris le relais. « Mais il fallait trouver une raison de les entraîner à New York. À 40 ans, on ne voit pas nécessairement ses amis d'autrefois. On réduit son cercle. »

Dans *Casse-tête chinois*, Xavier, dont l'union avec Wendy bat de l'aile, part vivre à New York, bientôt célibataire. Isabelle (Cécile de France) et l'ancienne flamme de Xavier, Martine (Audrey Tautou), viennent faire leur tour. « Audrey Tautou est tellement professionnelle. Elle a pris cinq semaines de cours de mandarin pour livrer une séquence sans accent. »

« J'adore le cinéma de Cédric, professe Audrey Tautou. Chacun de ses personnages pourrait être le héros du film. La Martine que j'interprète est pleine de contradictions, elle peut être honnête, maladroitement aussi, mais son authenticité est précieuse et unique. »

Pour Klapisch, le temps qui passe a du bon. « Romain joue bien quand il connaît les choses de l'intérieur. Dans la vie, il est père et dans le film, on le voit beaucoup avec des enfants, marcher dans la rue, aller au square avec eux. Ces gestes-là, il les connaît par cœur. J'ai 45 ans et je filme aussi ce que je connais. À 40 ans, on n'est plus jeune mais on n'est pas encore vieux. Mes personnages sont un peu ados, mais notre société a le culte de la jeunesse. *Casse-tête chinois* raconte aussi comment chacun fait des choix. Y aura-t-il un quatrième film? Je verrai dans dix ans. »

Klapisch a trouvé ardu le tournage aux États-Unis. « Ce n'est pas le même métier qu'en France. Il est plus facile de tourner en Russie qu'aux États-Unis. Les règles syndicales sont draconniennes, même si New York demeure une ville fascinante. Par contraintes syndicales, on ne peut parler aux figurants. Si on bouge un meuble, il faut s'adresser à la bonne personne. Mais y vivre, c'est fantastique. »

Audrey Tautou dit avoir eu envie de rester là-bas. « J'aime le côté cosmopolite et les gens ne nous jugent pas comme en France. C'est une ville énergique, libre et positive avec le moyen de réaliser ses rêves. »

Le Devoir

Ces entretiens ont été effectués à Paris, à l'invitation d'Unifrance.



MÉTROPOLE FILMS

La renommée de l'acteur François Cluzet est au service d'un film courageux dans sa fabrication, mais plutôt convenu au fil d'arrivée.

Seul ou avec d'autres

EN SOLITAIRE

Réalisation: Christophe Offenstein. Scénario: Jean Cottin, Christophe Offenstein. Avec François Cluzet, Samy Seghir, Guillaume Canet, Karine Vanasse, Virginie Efra. Image: Guillaume Schiffman. Montage: Véronique Lange. Musique: Victor Reyes, Patrice Renson. France, 2013, 96 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

On dit de certains acteurs qu'ils peuvent faire « n'importe quoi ». Leurs choix ne sont pas toujours guidés par l'amour du cinéma — Gérard Depardieu domine la compétition... — mais ce n'est pas le cas de François Cluzet, aussi capable de se dénuder (*Do not Disturb*) que d'être cloué à un fauteuil roulant (*Intouchables*). Qu'il hisse avec force la grand-voile et fende les océans dans *En solitaire*, de Christophe Offenstein, n'étonnera que ceux qui n'ont pas suivi le parcours de celui

ayant gagné sur le tard ses galons de vedette.

Sa renommée récemment acquise est au service d'un film courageux dans sa fabrication, mais plutôt convenu au fil d'arrivée. Le Vendée Globe apparaît d'emblée comme un sujet au potentiel dramatique inépuisable tant cette course autour du monde sur un voilier en proie aux éléments déchainés recèle sa large part de péripéties aux ultimes limites de la résistance humaine.

Rien ne semble arrêter ni ralentir Yann Kermadec (Cluzet, bourru et athlétique), trop heureux de remplacer son beau-frère champion mais mal en point (Guillaume Canet), laissant derrière lui sa petite fille et sa nouvelle compagne (Virginie Efra). La traversée prend une autre tournure lorsqu'il découvre qu'un jeune passager clandestin originaire de la Mauritanie, Mano (Samy Seghir, la touche de vérité), s'est glissé dans son navire le temps d'une réparation près des

côtes. Sa présence peut lui faire perdre toutes ses chances, et commence alors une course contre la montre doublée d'un épuisant jeu de cache-cache avec ses partenaires, toujours près grâce à une technologie sophistiquée. Les écueils se feront chaque jour plus nombreux, comme l'arrivée imprévue d'une rivale naufragée (Karine Vanasse en mode *british*, pas sûr) qui augmente d'un cran les angoisses de ce marin prêt à tout pour garder le cap sur la victoire.

Une souffrance palpable est-elle nécessairement partagée? *En solitaire* illustre avec une minutie digne d'un long reportage, ou plutôt d'une

luxueuse infopub (le Vendée Globe est un « partenaire » de la production), les rituels dangereux d'une telle équipée. Le tout prend la forme d'une gigantesque célébration de ce pied de nez aux vagues et aux remous, le personnage de Cluzet agissant ici comme la figure emblématique de

tous les participants un peu fous de cette course folle.

Directeur photo des films de Guillaume Canet (*Ne le dis à personne*, *Les petits mouchoirs*), ici en mode mineur, Christophe Offenstein suscite le respect grâce au caractère périlleux de l'entreprise. Retenons-nous notre souffle devant ce double destin insolite sur les flots agités du Vendée? L'évolution psychologique de ce marin grognon vis-à-vis de son petit protégé oblige apparaît aussi tumultueuse qu'un voyage sur une mer d'huile; seuls les bons sentiments finissent par souffler fort sur l'aventure, et même sur le plancher des vaches (la fin des hostilités entre la fillette et sa nouvelle belle-maman en fera rêver plusieurs).

Au final, *En solitaire* s'affiche comme l'œuvre d'un surdoué de l'image en quête d'une boussole de metteur en scène inspiré.

Collaborateur
Le Devoir



FILMS SÉVILLE

Romain Duris, un des acteurs fétiches de Klapisch, est au cœur de *Casse-tête chinois*, un film qui raconte comment chacun fait ses choix.

Le mort qui réfléchit

Jean-Paul Salomé livre une comédie en forme de polar pas toujours au point mais originale

JE FAIS LE MORT

Réalisation et scénario: Jean-Paul Salomé. Avec François Damiens, Géraldine Nakache, Lucien Jean-Baptiste, Anne Le Ny. Image: Pascal Ridao. Musique: Bruno Coulais. Montage: Sylvie Lager. France, 2013, 105 minutes.

ODILE TREMBLAY

Sautant entre les genres, passant de la comédie au polar avec romance au détour, *Je fais le mort* du Français Jean-Paul Salomé (*Le caméléon*) repose sur une idée originale. Sans vraies prouesses de réalisation mais avec cette plus-value de l'inédit, *Je fais le mort* donne la vedette au Belge François Damiens, acteur (et humoriste) toujours un brin décalé, au physique de voyageur de commerce, cette fois au mieux de sa forme.

Dans la peau d'un acteur taton et emmerdeur, plaie des plateaux, bientôt au chômage, sinon sur une pub pour suppositoires, il se fait embaucher pour la reconstitution d'une scène de crime, où il jouera le mort et autres vis-à-vis d'un vrai meurtrier

L'action se déroule à Megève, dans les Alpes, durant la



AXIA FILMS

L'acteur François Damiens tient la vedette dans *Je fais le mort*.

saison creuse. La juge d'instruction, hésitante, peu aguerrie, est incarnée par Géraldine Nakache, aussi vive qu'à côté de ses pompes. Avec jeu de chat et souris entre cette femme en quête d'autorité et cet homme dont le principal défaut à l'écran, s'enfermer dans les détails, devient une qualité à l'heure de mener une enquête, car il voit tout. Le côté Chabrol du polar de province se marie ici à une résolution de crime à la Agatha

Christie, dans le huis clos d'un centre de ski déserté dont le cadre entre deux neiges est bien exploité.

Bonne idée donc de créer un pont entre un plateau de cinéma et celui d'une reconstitution criminelle, univers mal connu sur lequel on glane des renseignements et dont on suit les rebondissements avec grand intérêt.

On peut déplorer que les dialogues fassent souvent long feu entre ce duo de figures incompatibles, pilier du burlesque. Juge et acteur parviennent toutefois à imposer leur drôle de chimie dans un film qui égare pourtant son tempo plus souvent qu'à son tour, avec un scénario déparé par de nombreuses invraisemblances.

Démarré comme une comédie, *Je fais le mort* se mue en polar et les changements de ton sont grinçants aux entourloupes, mais l'enquête s'enrichit de personnages secondaires bien typés: Lucien Jean-Baptiste en flic aux deux visages, Anne Le Ny en originale qui voit plus loin que le bout de son nez. La confusion se met toutefois de la partie dans cette chasse au coupable. Quant au côté romance, il

roule à pleins clichés. L'un dans l'autre, la vigueur des comédiens, l'humour déjanté du ton, l'originalité du thème apportent au film ce petit quelque chose de plus qu'un simple délassément: des effets de surprise, un charme avec grains d'insolite.

Le Devoir

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

- 3 HISTOIRES D'INDIENS G+
- ROBERT MORIN
- TEL PÈRE, TEL FILS G+
- KORE-EDA HIROKAZU
- LA JALOUSIE EN ATTENTE DE VISA
- PHILIPPE GARREL
- TOM À LA FERME 13+
- XAVIER DOLAN
- NYMPHOMANIAC 18+
- LARS VON TRIER - VOLUME I ET II
- QUAI D'ORSAY G+
- BERTRAND TAVERNIER
- MIRON: UN HOMME REVENU D'EN DEHORS DU MONDE EN ATTENTE DE VISA
- SIMON BEAULIEU
- CINÉ-KID: TORBEN ET SYLVIA
- DIMANCHE 20 AVRIL À 11H
- CINÉ-CLUB 65+ : EN ATTENDANT LE PRINTEMPS
- MARIE-GENEVIÈVE CHABOT - JEUDI 24 AVRIL À 13H
- DOCVILLE: THE UNKNOWN KNOW
- ERROL MORRIS - JEUDI 24 AVRIL À 20H

UNE AUTRE VIE
EMMANUEL MOURET - 95 MIN. - V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR E CINÉMA EN LIGNE

CINEMAEXCENTRIS.COM

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL